

1975



n o v a  
**IBERIA**



# 1

REVUE "NOVA IBERIA"

E D I T É E P A R L E  
COMISSARIAT DE PROPAGANDA  
DE LA GENERALITAT DE CATALUNYA



JANVIER 1937

S  
O  
M  
M  
A  
I  
R  
E

Préface.

Autographe du Président Companys.

Portrait du Président Companys.

Le moment actuel . . . . . Jaume Miravittles

L'équilibre international . . . . . Fermí Vergés

La vie à Barcelona. . . . . Ramón Vinyes

Le trésor artistique catalan sauvé. . . Alfons Maseras

Une lettre de Romain Rolland.

A toutes les mères,

A toutes les femmes du monde. . . Dolores Ibarruri

García Lorca. . . . . Angel Lázaro

Nouvelle orientation

dans la médecine en Ibérie. . . . Félix Martí Ibáñez

Organisation d'une nouvelle propagande. . P. Catalá

L'industrie textile en Catalogne. . . . Eug. Miracle

L'agriculture sauvera la Catalogne . . J. Calvet Mora

L'esprit constructif de la Révolution. Joan P. Fábregas

Les sciences d'observation

en Catalogne. . . . . Edouard Fontserè

La Catalogne musicale. . . . . Otto Mayer

Une nuit d'alerte. . . . . Benjamín Peret

Les écrivains catalans et la Révolution. Ramón Xuriguera

Espagne et Catalogne . . . . . Elie Faure

La prise de Monte-Aragon

et Estrecho Quinto. . . . . Colonel Villalba

Une nouvelle africanisation

de l'Espagne. . . . . Nicolau M.<sup>a</sup> Rubió

**NOVA IBERIA**

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE  
Editée par le Commissariat de Propaganda de la Generalitat  
de Catalunya, Avenue 14 Avril 442 bis.

Prix de souscription :  
un an 120 francs, six mois 60 francs  
un seul exemplaire 10 francs.



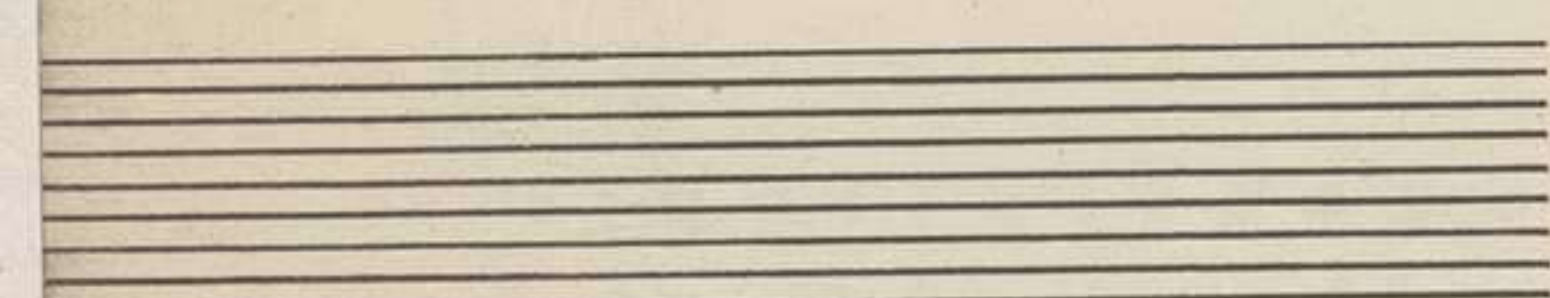
# Préface

Dans un moment où le monde civilisé se préoccupe du problème ibérique parce qu'il représente un danger pour le « statu quo » du fragile problème international; dans un moment où il n'est plus permis de douter de l'impuissance des fascistes espagnols ni de l'échec qui les attend, malgré l'aide étrangère; lorsque l'aube de la victoire commence à poindre et que l'horizon se teint des vives couleurs de la démocratie et tandis que le capitalisme espagnol dépense son argent dans la propagation de nouvelles fausses et tendancieuses, la Catalogne qui travaille et qui lutte entreprend la publication de cette revue pour répandre la voix honnête de la vérité et de la justice.

Les hiérarchies sont tombées, les traditions ankylosées se sont écroulées, la routine qui était la norme d'un peuple attelé au fatalisme s'est cassée. Et sur les cendres d'un passé qui faisait gloire d'anciennes conquêtes et de tyrannies barbares, on commence à façonner la vie d'un peuple libre et optimiste, d'un peuple héroïque qui a donné son sang pour le bien-être général.

Le bien-être ne doit pas être le privilège d'une minorité bien placée mais de l'humanité tout entière. L'homme a droit aux joies corporelles et spirituelles de la vie lorsqu'il fournit un travail qui contribue à créer le patri-

Cliché de la Fundació Concepció Rabell



moine collectif, lorsqu'il collabore aux activités agricoles, industrielles, culturelles, sociales ou scientifiques.

Tous nous devons nous rendre capables d'exercer les fonctions pour lesquelles nous avons des aptitudes au moment où la société aura besoin de nous, non seulement en ce qui concerne la collaboration au régime social mais encore en ce qui se rapporte à la production agricole, industrielle, scientifique ou artistique. C'est pourquoi nous sommes des partisans enthousiastes et décidés de la culture.

Et c'est cette noble conviction qui nous pousse à la lutte et nous oblige à n'employer que des procédés nobles, tandis que la bande fasciste où se trouvent réunis l'usurier et l'exploiteur, le clergé anti-chrétien et le militaire insensible, n'hésite pas à solliciter l'aide des maures que naguère elle combattait ni à vendre l'Espagne au premier pays venu qui soit disposé à lui prêter son appui. Cela prouve que ces gens-là ne sont pas des patriotes. Il leur suffit de sauver leurs ridicules fortunes et de caresser l'espoir d'une instauration inquisitoriale vengeresse.

Mais le prolétariat, devant les cruautés de Franco et de ses armées, lève énergiquement son poing robuste et crie : « Ils ne passeront pas. » En même temps, il salue le prolétariat international et réclame son aide.

---

---

---

---

---

---

---

Cliché del Comissariat de Propaganda



els historiadors sovint - per a explicar la vida  
d'un poble, expliquen la vida d'un home íntima -  
ment barrejada a ella. Així es perd en precisió,  
en estadística, però es guanya en profunditat.  
mana, en intensitat espiritual.

Els amics de "Nova Iberia", han volgut resumir en  
aquesta pàgina gràfica, moments culminants de la vida  
d'un poble en els quals he estat jo actor destacatíssim.  
Passen pel meu record, raigs de llum, episodis memo-  
rals del nostre poble; la proclamació de la República,  
amb el testimoni silenciós però eloqüent del rellotge -  
el primer Consell de la Generalitat, presidit, per  
mi; la pressió; el retorn Triomfal.

Qui apareix una pàgina que ha i en el moment en  
i el punt final d'una vida que el destí he fet messi-  
a, el meu poble i amb ell jo, vivim el moment més  
emotiu de la seva història, el més greu, el més  
radol, també, d'esperances i d'illusió!

Aument, catalans!  
El nostre passat és garantia del nostre esdevenir.  
A les imatges de llum de la nostra història podem  
afegir-hi aviat les del retorn victoriós de les  
nostres milícies

Lluís Companys

Souvent les historiens, pour expliquer la vie d'un peuple, expliquent la vie d'un homme qui y est  
intimement mêlé. Et c'est ainsi qu'elle manque de précision et de statistique; mais elle gagne en profondeur  
humaine un intensité spirituelle.

Les amis de «NOVA IBERIA» ont voulu résumer, dans cette page graphique, les moments culminants  
de la vie d'un peuple dans lequel j'ai été le principal acteur.

Des rayons lumineux passent dans cette page graphique, les moments culminants  
de la République avec le témoignage muet, mais éloquent, de l'«horloge» - le premier Conseil de la Généralité,  
présidé par moi; la prison; le retour triomphal...

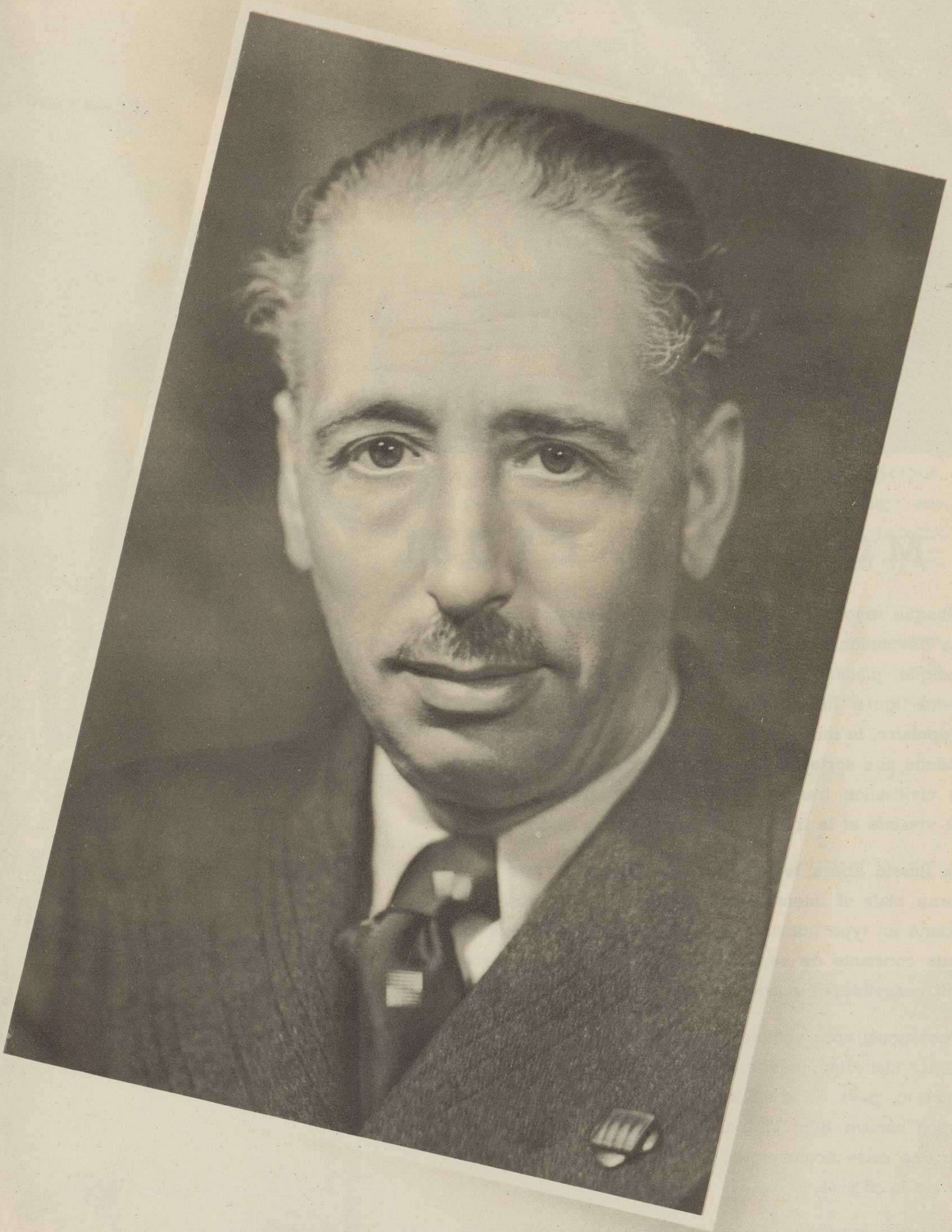
Qui aurait dit que, au moment où apparaît une page qui devrait être le résumé et le point final d'une  
vie que le destin a fait trop pesante, que mon peuple et moi, nous vivions ensemble, le moment le plus  
émotionnant de son histoire, le plus grave et aussi, le plus rempli de espérances et d'illusions.

En avant Catalans!  
Notre passé est la garantie de notre avenir. Au glorieux passé de notre histoire, nous pourrons bientôt  
y ajouter le retour victorieux de nos milices.

LLUIS COMPANYS



S'E. le Président de la  
**GENERALITAT DE CATALUNYA**



**LLUIS COMPANYS i JOVER**



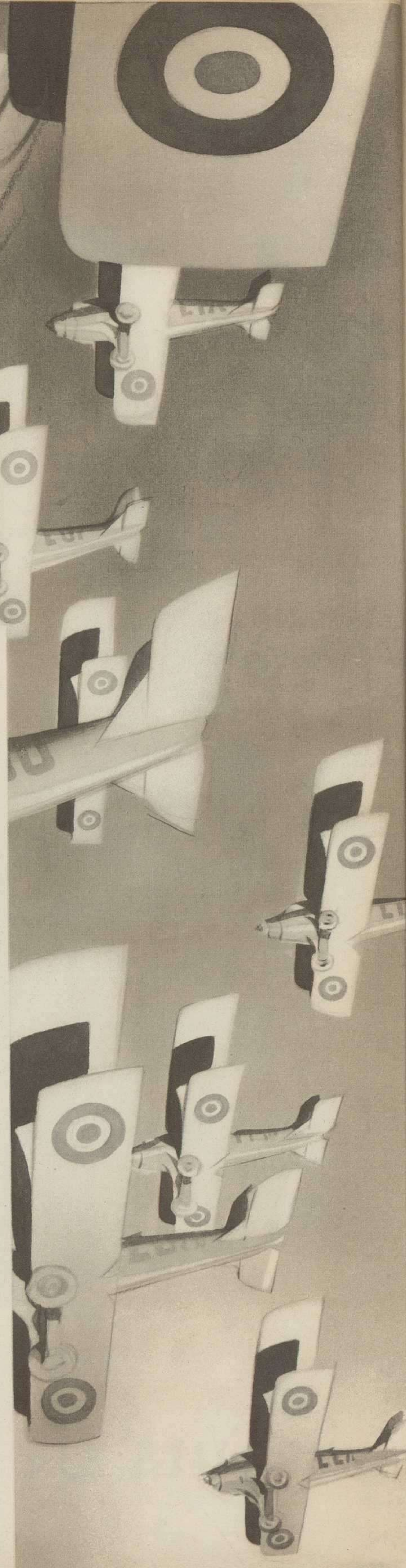
## LE MOMENT ACTUEL

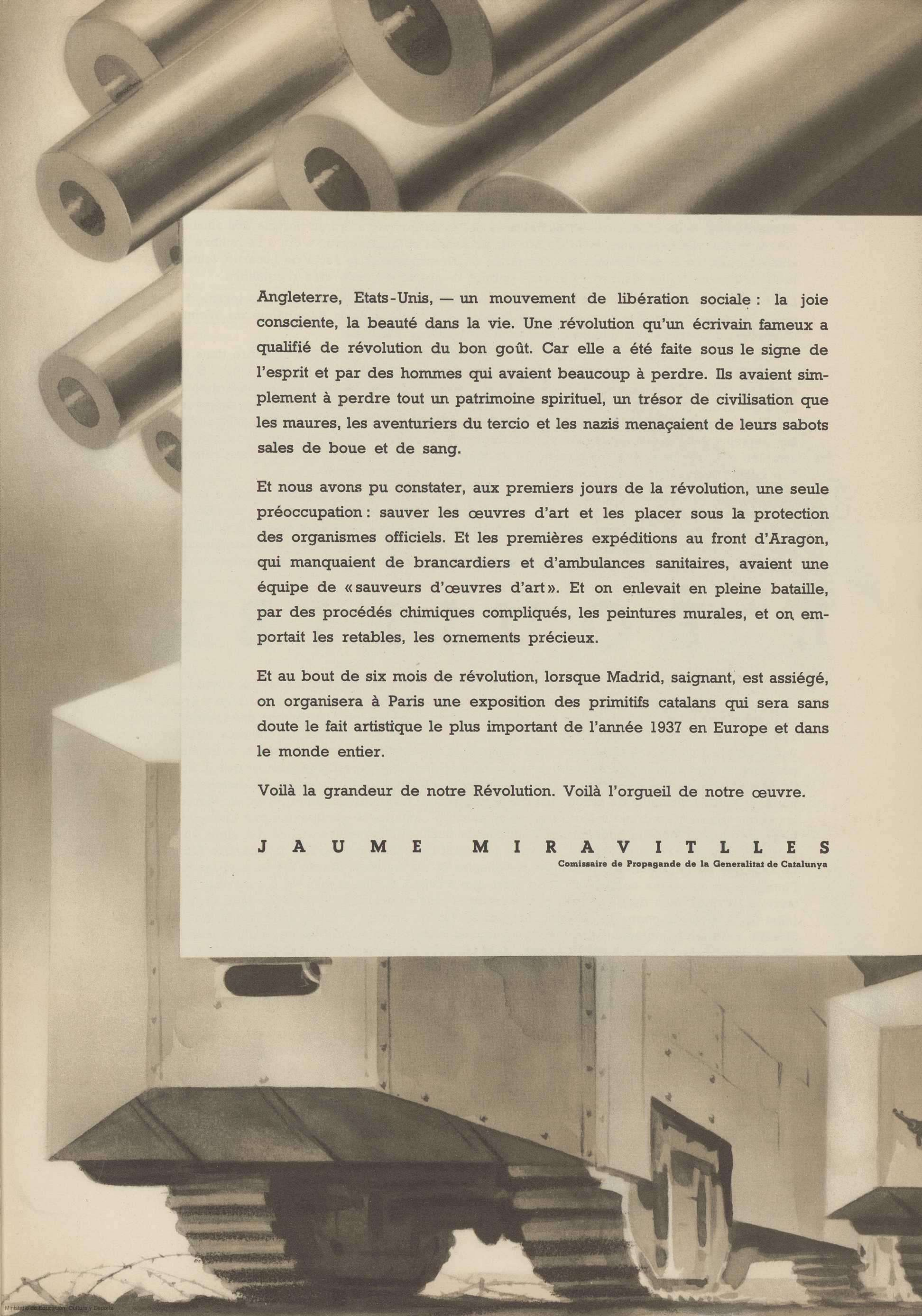
Chaque révolution a quelque chose de caractéristique. La Révolution Française, qui balaya tout un passé historique, plaça au premier plan de la scène mondiale cette figure humaine du sans-culotte. La gouaillerie populaire, le mordant de Paris trouvèrent dans le sans-culotte une sorte de consécration officielle. Et dès lors la civilisation française s'est toujours caractérisée par sa vivacité et le tranquille courage de sa gloire.

La Russie libéra le moujik, cette figure un peu taciturne mais si intense, si émouvante ! Et la Russie a donné un type humain, sérieux, qui s'obstine, dans sa lutte constante de supériorité, à rechercher une force qui consoliderait la victoire et protégerait l'esprit.

Chez nous, nous sommes en train de vivre une expérience historique inédite, une révolution sociale réalisée dans un pays de civilisation occidentaliste. Une révolution sociale dont l'impulsion a été, non pas la faim ou une crise économique, mais la défense de l'esprit et de la dignité.

Et nous voyons des choses que personne n'avait jamais vues. Nous fournissons ici un précédent de ce que serait, dans des pays de haute civilisation — France,





Angleterre, Etats-Unis, — un mouvement de libération sociale : la joie consciente, la beauté dans la vie. Une révolution qu'un écrivain fameux a qualifié de révolution du bon goût. Car elle a été faite sous le signe de l'esprit et par des hommes qui avaient beaucoup à perdre. Ils avaient simplement à perdre tout un patrimoine spirituel, un trésor de civilisation que les maures, les aventuriers du tercio et les nazis menaçaient de leurs sabots sales de boue et de sang.

Et nous avons pu constater, aux premiers jours de la révolution, une seule préoccupation : sauver les œuvres d'art et les placer sous la protection des organismes officiels. Et les premières expéditions au front d'Aragon, qui manquaient de brancardiers et d'ambulances sanitaires, avaient une équipe de «sauveurs d'œuvres d'art». Et on enlevait en pleine bataille, par des procédés chimiques compliqués, les peintures murales, et on emportait les retables, les ornements précieux.

Et au bout de six mois de révolution, lorsque Madrid, saignant, est assiégé, on organisera à Paris une exposition des primitifs catalans qui sera sans doute le fait artistique le plus important de l'année 1937 en Europe et dans le monde entier.

Voilà la grandeur de notre Révolution. Voilà l'orgueil de notre œuvre.

**J A U M E M I R A V I T L L E S**

Comissaire de Propagande de la Generalitat de Catalunya

Si l'on veut comprendre tant soit peu ce qui se passe en Europe, il faut d'abord se rappeler tous les efforts que l'on a faits depuis la guerre pour établir un équilibre. Les générations qui firent la guerre et celles qui conçurent et mirent en pratique le «Traité de Versailles» voulurent effacer l'idée de «la guerre inéluctable» et elles ont cru, un peu naïvement, qu'il fallait imposer l'équilibre de forces et que l'Europe sauvegarderait la paix si elle conciliait les facteurs politiques et économiques dont le heurt empêchait l'équilibre, la sûreté internationale. De même que la diplomatie que nous pourrions appeler édouardienne, celle d'Édouard VII et Delcassé et l'avant-guerre, a cru au miracle des alliances, à son tour la diplomatie genevoise, celle de Briand, sir Austen et Stresseman, a cru à l'équilibre des forces antagoniques. La S. des Nations, la Conférence du Désarmement, le Pacte de Locarno, toutes les réalisations diplomatiques de l'après-guerre portent l'emprise de cette idée d'équilibre.

Les temps purs de Locarno et la Conférence du Désarmement, les temps du «finassieren» de Stresseman — version française ou version allemande, — les temps de la République de Weimar, et du triomphe du «cartel» des gauches, sont déjà de l'histoire ancienne.

Ce qui cause le grand désarroi de la diplomatie actuelle est le manque d'équilibre dans un monde gouverné par des lois basées sur un équilibre. On avait établi une hiérarchie de valeurs : S. de N., Assemblée, Conseil, Conférence du Désarmement. Locarno était une sorte de garantie armée de l'équilibre genevois. Que reste-t-il de tout ce système, de toute cette garantie de valeurs, après les événements de deux années ? L'Allemagne a annulé toutes les clauses du «Traité de Versailles» qui gênaient ses desseins. L'Italie a conquis l'Éthiopie. L'Angleterre a mobilisé une flotte sans avoir convoqué l'Assemblée et après une série ininterrompue de marchandages. Et vous pouvez ajouter à cette énumération telles transgressions qui vous plairont de la part des autres pays.

Lorsque non seulement l'équilibre, mais l'idée même d'équilibre est instable; lorsque la diplomatie n'a aucune base juridique ou politique et elle s'appuie sur les intérêts permanents de l'Empire ou de la Nation; lorsque le Droit International fait sourire cyniquement, c'est alors que se produit dans notre pays la commotion la plus effroyable dont l'histoire puisse garder le souvenir. L'Europe connaît des moments d'une angoissante perplexité. Les chancelleries étaient en train de poursuivre un jeu subtil

# L'ÉQUILIBRE

et élégant qui consistait à se convaincre mutuellement qu'en effet, un jour ou l'autre, aurait bien la réunion dite «des locarniens». La réunion des locarniens? Mais quel rapport peut-il bien y avoir, entre la réunion des locarniens et l'esprit qui naguère présidait à Locarno? La réunion des locarniens pourrait être, en tout cas, une solution provisoire pour une partie de l'Europe. La politique de Léon Blum est favorable à un nouveau Locarno parce qu'après la dévaluation du franc la paix et la quiétude européennes lui sont absolument nécessaires pour réussir dans son expérience économique. L'Angleterre, fidèle à sa politique plutôt conservatrice qu'impériale («My house is my castle» dit l'homme du peuple) voudrait s'affranchir enfin du cauchemar qui la poursuit en forme de dilemme: Berlin ou Moscou. Après les extravagants méandres de la diplomatie anglaise et l'humiliante génuflexion que l'Italie lui imposa, le gouvernement Baldwin poursuit une politique de dualité politique et économique. Nous voyons cela palpablement au «Foreign Office». Lorsque le conflit italo-éthiopien survint, la «perfide Albion» (qui ne l'est que de temps en temps) haussa les épaules et dit: ce n'est pas de ma faute si les intérêts de l'humanité et les miens coïncident. C'est alors que mister Eden émut tous les cœurs purs de l'Angleterre et devint l'idole du peuple, le représentant la plus caractérisé de la démocratie et le chevalier idéal de la croisade contre le fascisme. Sir Samuel Hoare, héritier d'une grande famille de «Lombard Street», s'effaçait humblement. Quelque temps après mister Eden souffrit les effets d'une maladie enfantine et depuis lors, quand il va à Genève, c'est toujours accompagné de lord Halifax, de la secte des vénérables et ami intime d'un certain von Ribbentrop. L'Angleterre souffre de la dualité économique-politique de la démocratie. Les vieux conservateurs anglais pour lesquels rien ne compte hormis l'Empire, voient pointer d'autres impérialismes agressifs qui prétendent leur ravir leurs privilèges. Ces vieux conservateurs sont les ennemis de ces nouveaux impérialismes, mais ils sont aussi les défenseurs de l'ordre dans une Europe bouleversée. La démocratie anglaise, dirigée par un patriciat qui apprit de Bentham le mépris de l'idéalisme et d'Adam Smith la force de l'initiative, garde une attitude purement défensive dans un monde qui lui est hostile.

Les contradictions de la politique européenne, que nous venons de montrer, expliquent en quelque sorte l'attitude des puissances européennes en présence du soulèvement militaire espagnol. La France et l'Angleterre — au moyen du parlementarisme — tâchent de mettre un frein à l'esprit faustien des fascismes italien et allemand.

Elles voudraient imposer à nouveau la thèse de l'équilibre avec l'acquiescement de deux nations qui ont enfreint toutes les lois de l'Europe. C'est pourquoi il apparaît clairement, aux yeux de n'importe

quel observateur, que l'initiative anglo-française ne peut pas réussir. Chaque jour la France perd du terrain dans l'échiquier européen. Lorsque la diplomatie anglaise veut freiner les forces vraiment démocratiques, mister Eden bondit à Paris et s'entretient avec Léon Blum. Lorsque les intérêts de l'ordre européen exigent que le bon sens et la mesure entrent en jeu, lord Halifax invite von Ribbentrop prendre le thé dans sa résidence écossaise.

Qui peut douter que l'initiative française du pacte de non-intervention soit issue de Londres? Le pacte n'est pas un fait isolé. C'est la conséquence d'une politique dirigée vers la réalisation d'un nouveau Locarno et la résurrection de la Conférence du Désarmement. Mais cette politique, qui pour la France et l'Angleterre n'est qu'un moyen de revenir à l'équilibre, pour l'Italie et l'Allemagne est le moyen de s'assurer des positions avantageuses. Depuis le mois de mars 1935, date à laquelle le Reich organisait le service militaire obligatoire, jusqu'en été 1936, où la période de ce service était augmentée et fixée à deux ans, l'Europe a vécu dans l'attente d'une conférence qui devait enfin effacer les offenses et réconcilier les nations.

Mais, aussi bien l'Italie que l'Allemagne, ont continué leur tactique qui consiste à ne poursuivre que des avantages et à accepter la légalité pour mieux la combattre. Aujourd'hui, à la fin de cette lutte, le traité franco-russe reste debout. Et toutes les batteries sont déjà prêtes pour l'offensive.

Le «coup de poing soviétique sur la table» — selon l'expression du Président Companys — n'a obéi qu'à la claire vision de la nécessité d'en finir, une bonne fois pour toutes, avec le marchandage ignoble de la diplomatie nazi-fasciste.

En ce moment les hommes qui, dans l'ordre intellectuel et politique, avons été et serons toujours les amis de la France, parce que nous avons conscience que cette amitié est notre contribution intellectuelle au triomphe de la culture qui a la plus de titres à représenter le sens de la vraie Europe, ces hommes voient avec un réel effarement l'attitude apathique de la France. Lorsque les troupes allemandes occupèrent la Rhénanie, la voix de Prague, capitale de l'Europe orientale, tremble d'émotion devant le danger de l'encerclement de l'ordre et la pensée française. Que deviendrait la France, si la muraille

# INTERNATIONAL

du Rhin se transformait en frontière de la pensée française? Que deviendrait l'Europe sans l'humanisme de Paris? La folle politique des nationalistes français, qui voudraient changer la ville de Paris en une capitale de province, ne peut pas être la politique des hommes qui défendons la France parce qu'elle personnifie notre authentique et seule filiation intellectuelle. C'est dans ce sens que l'œuvre destructive du fascisme, qui bâtit aujourd'hui au bord du Rhin, serait complétée par l'écrasement de la démocratie hispanique. Personne n'a démenti l'ingérence italienne aux Baléares. Et il n'y a pas bien longtemps le «Deutsche Nachrichten Büro» donnait la nouvelle de l'envoi de quelques vaisseaux allemands dans les eaux des Canaries pour y «sauvegarder l'ordre».

Qu'est-ce que cela signifie? Eh bien, cela signifie la perte de l'influence dans le Méditerranée, les communications impériales en danger, le triomphe de l'Allemagne dans la lutte pour la maîtrise des communications avec l'Amérique du Sud. Richelieu sut choisir entre les intérêts de la France et ceux d'une faction religieuse. Que vont faire Blum et Delbos?

Pour la France, la seule chose à faire est de joindre son poing au poing russe. La seule chose à faire est de briser, une bonne fois pour toutes, une politique qui n'a d'autre but que de la mettre à l'écart dans un coin de l'Europe. La paix est indivisible.

La même émotion que Prague ressentit lors de la rémilitarisation du Rhin, ressentent aujourd'hui Madrid et Barcelone lorsqu'elles voient où nous mène la politique de non-intervention. La démocratie française, qui perçoit le danger intérieur du fascisme de La Roque et le danger angoissant du nazisme au bord du Rhin, doit briser définitivement la politique stérile et avoir le courage de se servir du poing, frémissant et contondant, que brandit la jeunesse française.

**F E R M Í V E R G É S**





# LA VIE A BARCELONNE

Barcelone, avec la mer et la montagne, connaît le mouvement intensif d'une grande cité maritime, et aussi le calme transmis par les monts voisins couronnés de pins.

Barcelone est extraordinairement latine. Ses usines nombreuses n'ont pas pu troubler la pureté de son ciel si lumineux.

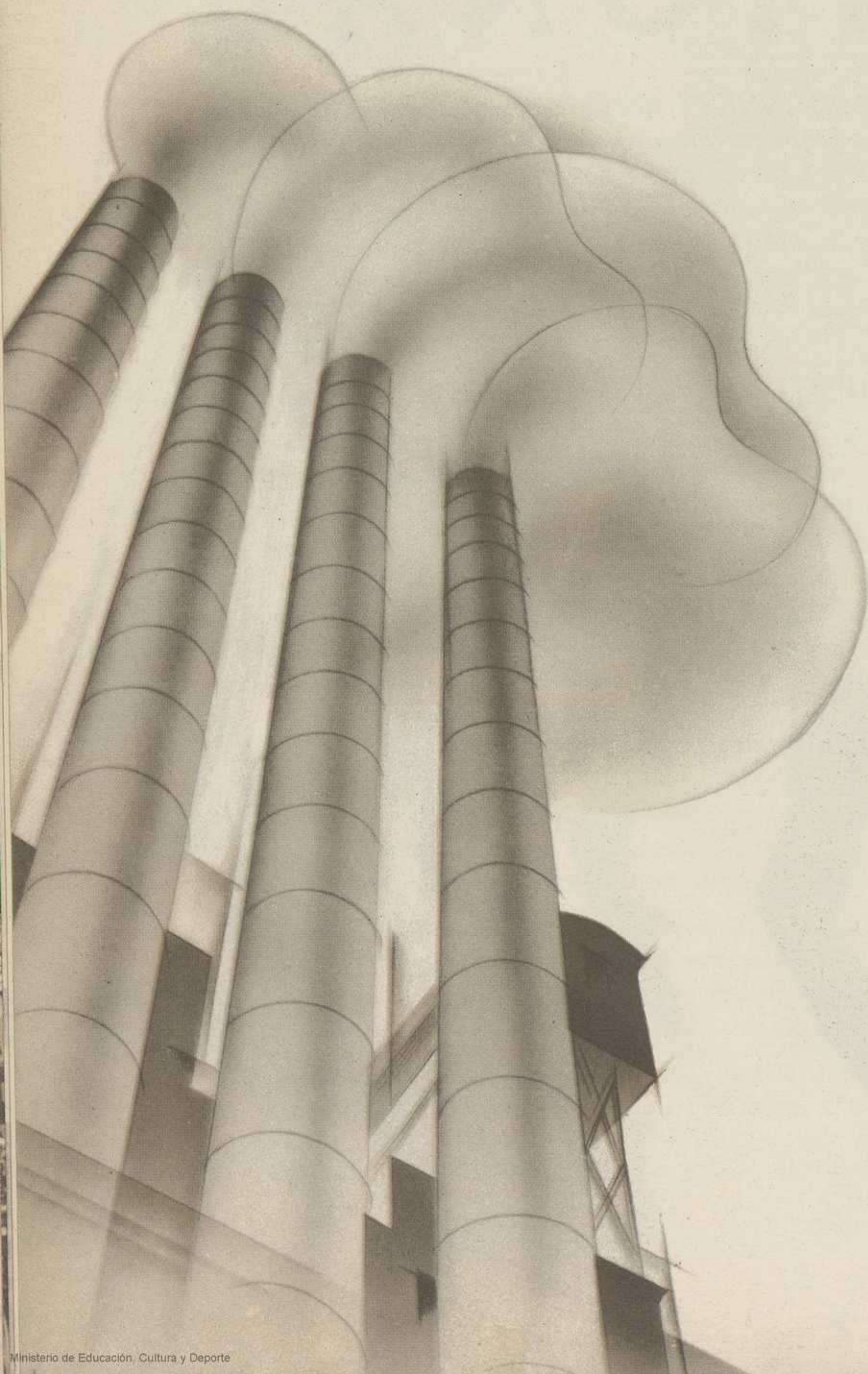
Barcelone, ville ouvrière, ville de lutte entre le Capital et le Travail, n'a jamais été emportée par la frénésie. Elle a eu assez de force pour assimiler avec sang-froid le drame de l'insurrection et le mouvement revendicatif. Derrière les masses qui luttèrent dans les rues semblait se répandre un flot de cette lumière si barcelonaise mêlée d'un parfum d'œillet rouges.

La Méditerranée n'a pas fait de Barcelone une ville dépravée, ni soumise à son port. Barcelone, comme une dame distinguée, représente à merveille la subtilité catalane, une subtilité native, ennemie des manières affectées et des danses exotiques. Barcelone garde le rythme réservé de la sardane, un équilibre géométrique appliqué, reproduction du dyonisme germanique nietzchien.

Religieusement, Barcelone a toujours été indifférente aux extravagances mystiques. Les clochers de ses églises n'ont jamais étendu leur ombre sur la ville, comme des ténèbres. Sans les administrateurs imposés par une Espagne empoisonnée de militarisme inculte et de théologie obscure, Barcelone aurait limité son gothicisme à quelques quartiers charmants par leur beauté archéologique.

Politiquement, Barcelone a été et est encore une ville ouverte vers la mer, c'est-à-dire qu'elle regarde le monde. Elle a suivi les progrès de l'époque et les vicissitudes de l'évolution sociale. La lutte l'a affectée de temps à autre; mais grâce à sa vigueur catalane, elle s'est chaque fois remise, comme par miracle, des blessures qu'elle reçut. Et pendant des années et des années, malgré les angoisses qui lui venaient de l'ouest, elle montra à tous sa force et sa vitalité.

Socialement, Barcelone n'a pas été une ville de contrastes aigus.





Ses faubourgs ne l'ont pas sectionnée en deux. Entre les quartiers aristocratiques, aux belles avenues, très somptueux, et les quartiers bas, vieux et décrépis, a toujours existé une intelligence compréhensive, ce qui montre que Barcelone n'a jamais été une ville de déséquilibre social accusé et agressif, où, comme dans tant d'autres villes, la pauvreté est manifeste et en contraste violent avec la richesse. Goya n'aurait pas pu peindre la gent catalane. La Catalogne qui a donné une physionomie catalane à tout ce qui est catalan, n'a mis aucune cloison imperméable entre une classe sociale et l'autre. La bourgeoisie catalane n'a pas constitué une caste. Parvenue par l'effort, elle n'a pas renié ses origines. La noblesse de Catalogne avait ses racines en terre catalane. C'est pour cela qu'elle a contracté des alliances avec qui que ce fût, pourvu qu'il eût des attaches sur notre terre.

Dans le domaine de l'art, Barcelone est le siège de l'art catalan. La peinture, la sculpture, la littérature, le dessin et la musique sont profondément influencés par la vie barcelonaise. La Catalogne a des peintres, des sculpteurs, des dessinateurs et des musiciens bien à elle. Elle a aussi son propre théâtre qui est bien catalan. La vie artistique de Barcelone est fille de la ville. La mer lui apporte tous les échos du monde, mais la montagne — contrefort de roche formant un parapet opportun, — endigue ce que les flots nous amènent de l'étranger, et imprime un cachet catalan, d'un caractère national qui ne peut être confondu, à toute notre production artistique et à notre vie spirituelle.

La vie de Barcelone a toujours eu un rythme imposé par la ville. Elle ne s'est jamais vantée de ses luttes ni



de sa grandeur. Ville d'un million d'âmes, en croissance constante, ville riche de toutes les richesses de la Catalogne, elle ne s'est jamais livrée à une contemplation narcissiste, pas plus qu'elle n'a voulu «paraître». Bien au contraire. Il semble que Barcelone ait toujours voulu se diminuer et se soustraire aux fastes spectaculaires. C'est en la voyant depuis ses merveilleux jardins de Montjuich qu'on se rend compte de l'importance de Barcelone. C'est en la contemplant du sommet du Tibidabo qu'on pousse des cris d'admiration. C'est quand on la sent vivre de la place créée par Gaudi au parc Güell que la beauté de la ville emplit le mieux les yeux de ceux qui la contemplent.

L'allure que Barcelone donne à sa vie et à ceux qui mènent cette vie est l'allure caractéristique du catalan heureux, sans ostentation reluisante ni vulgarité plébéienne: allure sérieuse. Barcelone possède tout ce que peut avoir la plus grande ville du monde, mais elle l'a discrètement à la portée de tous, sans faire naître l'envie que les privilèges provoquent. Même dans les moments de lutte intense, quand on considérait la capitale de la Catalogne comme la ville exclusive où explosaient des bombes, Barcelone faisait disparaître immédiatement les traces de la lutte pour démontrer qu'elle ne voulait pas être une ville unique à caractéristiques spéciales et exclusives. Et le rythme bien catalan de sa vie s'accélérait un peu plus pour revenir à la vie latine sensible et catalane la plus normale.

La guerre a-t-elle changé la vie de Barcelone?

Elle l'a intensifiée; elle l'a fait puiser davantage encore dans la substance catalane. Celui qui se tient à l'écart des choses superficielles—cafés assiégés de clientèle,—celui qui ne s'entretient pas de conversations puérides, peut voir que le vrai visage de Barcelone a les sourcils froncés par la ténacité nationale. La Catalogne veut vaincre dans cette lutte sans merci, lutte très éloignée de l'esprit catalan qui a toujours présidé à la vie de Barcelone.

Aujourd'hui, c'est la montagne qui, avec sa suprématie raciale, en impose à la mer pleine de sans-gêne. La Catalogne apportera à la nouvelle Ibérie sa force, faite de sagesse. La vie de Barcelone, authentique, la célèbre vie barcelonaise, traduit le moment. Barcelone, capitale de la Catalogne, agglutine, donne la forme, modifie, imprime son cachet. Celui qui sait voir constate la disparition de beaucoup de choses, comme l'exotisme importé que la ville-port nous avait transmis. Celui qui est capable de sentir la poussée de sève jeune sous l'écorce ridée de l'arbre, constate la puissance de cette Catalogne qui, fût-elle même vaincue momentanément, ne le serait ni dans les siècles ni dans l'Histoire. Celui qui observe, voit que la vie de la ville se prépare à donner dans l'avenir le maximum de ses qualités et la totalité nationale à sa physionomie.

Un crépuscule plein d'augures triomphants, laisse tomber ses premières feuilles mortes dans les rues et sur les places de Barcelone.

R A M O N V I N Y E S







Collection Muntadas — Peinture Catalane, XV<sup>e</sup> siècle

La révolution suscitée par les événements du 19 Juillet dernier a produit en Catalogne le déplacement d'une considérable quantité d'œuvres d'art et la découverte de plusieurs chefs-d'œuvre ignorés jusqu'aujourd'hui. Certains de ces chefs-d'œuvre rectifieront sensiblement le chapitre de l'histoire de l'art catalan se rapportant à la période gothique. Les œuvres d'art recueillies dans les églises abandonnées ou incendiées, ainsi que celles provenant des collections privées mises sous séquestre, sont tellement nombreuses que le Musée d'Art de Catalogne, assez riche par ses collections, magnifiquement installées, ces derniers temps, dans l'ancien Palais National de l'Exposition de 1929, ne pourra pas toutes les accueillir. En fait, le Musée aura doublé le nombre des pièces d'art.

Les œuvres sauvées de l'incendie, de la destruction et de la dispersion qui sont arrivées au Musée d'Art de Catalogne provenant de tous les points du pays, ont exigé, pour leur transport dans un lieu sûr, trois mille camionnages; et il faut observer tout de même, que l'on avait procédé auparavant, dans la plupart des cas, à une sélection des objets, de sorte que ce grand volume d'œuvres d'art était presque complètement formé par des œuvres de mérite, par de véritables pièces de musée. Ce qui a été détruit ne représente pas

le dix pour cent de ce qui a été sauvé. Et ces pertes, d'après les techniciens chargés de faire la sélection et la catalogation des œuvres recueillies, sont largement compensées par les œuvres excellentes qui ont été découvertes. L'une des trouvailles les plus remarquables a été celle d'un retable de Jaume Huguet, qui se trouvait à la cathédrale de Barcelone; les diverses parties de ce retable ont été trouvées lorsqu'on a déménagé certains meubles du temple. Jaume Huguet fut l'une des premières figures de la peinture catalane du XV<sup>e</sup> siècle.

Le Musée d'art de Catalogne est, comme on le sait, le premier musée du monde par ses peintures murales romanes. Maintenant, il va augmenter considérablement ses collections de peinture gothique. La peinture gothique catalane qui, dans ces dernières années, a été beaucoup étudiée, non seulement en Catalogne, mais aussi à l'étranger est beaucoup plus riche et beaucoup plus remarquable que ce qu'on la croyait au siècle passé. Les nouvelles collections dont disposera le Musée de Barcelone vont le prouver largement. En premier lieu, on pourra contempler, aux lieux mêmes où elles furent réalisées, c'est-à-dire dans l'ancien monastère de Pedralbes, qui semble être destiné à devenir le Musée de l'art gothique de Catalogne, les belles peintures murales d'un artiste catalan du XIV<sup>e</sup> siècle, Ferrer Bassa, encore très influencé par la fameuse école de Sienne, mais plein d'originalité et de fraîcheur. Ces peintures primitives, aussi remarquables par leur exécution et leur coloris que par leur sentiment, signalent le point de départ de l'école gothique catalane.

La peinture gothique catalane, dans le nouveau musée qu'il faudra établir, aura une importance presque aussi

grande que celle de la peinture romane du Musée d'Art de Catalogne, car les collections privées d'art gothique qui ont été sauvées sont assez nombreuses : entr'autres, la copieuse collection Muntadas, qui était la plus importante, dans son genre, qui existait à Barcelone, avec des œuvres de Jaume Huguet, Jaume Ferrer, Mestre Alfonso, Mestre de Sant Jordi, Bernat de Montflorit; la collection Amatller, avec des retables des peintres catalans Serra, et de Bartolomé Bermejo, le grand peintre castillan; la collection Fontana, avec des œuvres de Borrassà, Jaume Ferrer et autres; la nouvelle collection Plandiura, avec des œuvres de Jaume Huguet, etc. et avec la magnifique collection de retables provenant de la cathédrale de Barcelone, qui comprend, outre l'important retable de Jaume Huguet dont on a parlé, des œuvres de Grau Gener, Miquel Nadal, Mestre de Sant Jordi, etc.

Les collections d'art roman du Musée d'Art de Catalogne se sont également enrichies avec des pièces d'une grande valeur artistique et historique. Signalons en premier lieu une œuvre fort importante par son ancienneté, le manuscrit «Beatus», de la Seu-d'Urgell, avec des magnifiques enluminures du IX<sup>e</sup> siècle, ce manuscrit étant sans doute



Collection Muntadas — Peinture Catalane, XV<sup>e</sup> siècle

S A U V É

le monument le plus précieux de la peinture catalane du moyen-âge; une très intéressante sculpture en taille du XIII<sup>e</sup> siècle, provenant de Sant-Joan-de-les-Abadesses et représentant une Descente de la Croix; deux Vierges en albâtre du XIV<sup>e</sup> siècle, l'une ayant appartenu à l'église de Sant-Joan-de-les-Abadesses, l'autre au monastère de l'Estany; plusieurs sculptures sur pierre de XII au XIV<sup>e</sup> siècle, provenant de l'église d'Anglesola; une pierre d'autel, sculptée avec des reliefs, du X<sup>e</sup> siècle, qui a été conservée intégralement pour avoir servi de pierre tombale dans l'église de la Seu-d'Urgell; un Crucifix provenant de Sant-Boi-de-Lluçanès et un devant d'autel provenant de la collection Espona.

Parmi le nombre extraordinaire de pièces remarquables qui viennent enrichir le patrimoine artistique du pays, il est à signaler celles qui composaient le trésor de la Cathédrale de Barcelone, avec la chaise gothique dite du Roi Martin, l'osten-



Détail d'un retable, œuvre catalane du Maître de Sant Jordi, XV<sup>e</sup> siècle — Collection Muntadas



Collection Espona — Peinture Castellane, XIV<sup>e</sup> siècle

## LE TRÉSOR ARTISTIQUE DE CATALOGNE SAUVÉ

soir gothique du XV<sup>e</sup> siècle, une couronne royale en argent, la Croix de Sainte Eulalie ayant des émaux d'une grande valeur artistique (XV<sup>e</sup> siècle) et deux mitres dites de Saint Oleguer, l'une romane et l'autre gothique. Le Musée d'Art de Catalogne a également reçu les pièces constituant le trésor de l'église de la Seu-d'Urgell, avec plusieurs croix processionnelles, des calices, etc., et environ deux cent pièces d'orfèvrerie en argent, provenant de plusieurs églises. Il faut signaler, en outre, la série d'émaux du moyen-âge, français et espagnols, qui appartenaient à la collection Espona; la nombreuse et importante série de verres catalans de la collection Amatller; les miniatures peintes et les pièces en ivoire de la collection Veuve Bosch; les céramiques espagnoles de la collection Roviralta, ainsi qu'une Vierge en albâtre, chef-d'œuvre du XV<sup>e</sup> siècle, provenant de Fogàs-de-Montclús.

L'art de la Renaissance est représenté, dans cet ensemble d'œuvres que le Musée d'Art de Catalogne se doit d'accueillir, par différentes peintures de l'école

espagnole des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, provenant de la collection Veuve Bosch, et par d'autres œuvres de peintres espagnols, italiens et flamands, provenant de la collection Cambo. Quant à la peinture catalane moderne, nous devons signaler spécialement les œuvres provenant des collections Cambo et Plandiura, car il y en a davantage.

Les musées d'art de Barcelone étaient pauvres en collections d'art de l'Extrême-Orient. D'ores et déjà, les musées publics barcelonais conserveront les nombreuses pièces de la collection Mansana : céramique, toiles, porcelaines, ivoires, etc. de la Chine et du Japon, ainsi que l'intéressante collection Ynglada, cédée ces derniers temps par le collectionneur lui-même aux musées catalans.

Le trésor artistique de Catalogne qui a été sauvé est tellement copieux qu'il faudra certainement donner à nos musées une nouvelle structure et procéder à la création d'un réseau de musées spéciaux plus étendu que celui qui avait été prévu il y a peu d'années. De nouveaux musées locaux ou régionaux vont également naître, où les œuvres d'art seront conservées dans une ambiance propice et, si c'est possible, dans les lieux mêmes où elles ont été sauvées. Tout cela profilera le visage artistique du pays, et il est à espérer que, lorsque la paix sera un fait, la Catalogne deviendra un très important centre artistique digne d'être visité, non seulement par l'art nouveau qu'elle va produire mais aussi par l'art ancien qu'elle aura su conserver.



Collection Macaya — Coupe en verre, XIV<sup>e</sup> siècle

Alfons MASERAS

# Une lettre de Romain Volland

Chers camarades, qui fondez, dans les combats, une Nova Iberia,  
toutes nos pensées sont avec vous. Le sort de notre Occident se  
joue sur vos champs de bataille. A votre victoire est attaché le  
destin de la liberté d'Europe. Nous songions que notre France  
ne combatte pas à vos côtés. Ne pas agir pour vous, c'est agir  
contre vous, France. La funeste prudence de nos gouvernements  
~~est~~ sacrifie l'avenir au répit trompeur d'aujourd'hui, que votre  
hérosisme supplée à notre impuissante amitié. Nous savons bien,  
vous, que votre Fronte Populaire est maintenant l'avant-garde  
de la grande armée des démocrates, dans le duel à mort qui  
s'est engagé entre les peuples et les fascistes qui veulent  
les asservir. Non, les fascistes ne passeront pas! En  
depuis de tous les peuples armés la victoire finale - Courage  
et gloire = vous, compagnons!

Romain Volland

12 octobre 1936



# A TOUTES LES MÈRES A TOUTES LES FEMMES DU MONDE

Du plus profond de mon cœur de femme et de mère qui, pareil au cœur de toutes les mères, aime ses enfants par-dessus tout, c'est à vous, femmes et mères du monde entier que j'adresse un cri de protestation et de détresse qui résume la douleur et l'amertume de toutes les mères et qui est l'expression du sentiment de toutes les femmes et l'écho de tous ceux qui tombent sur le front, face à un avenir lumineux, luttant pour la démocratie et pour la paix du monde, soit, pour les idéaux généreux qui constituent l'esprit même qui anime le peuple espagnol dans sa lutte actuelle.

Une guerre inhumaine qui, par son caractère sauvage porte le cachet indéniable de ses promoteurs, détruit les meilleurs de nos hommes. Nos enfants, nos pères, nos frères, nos maris ont pris les armes pour nous défendre, pour défendre les libertés populaires acquises après des années de sacrifices et de luttes héroïques, pour empêcher qu'un régime de terreur et de sang comme celui que prétendent imposer les factieux, plonge notre peuple dans l'esclavage, en le faisant reculer jusqu'aux ténèbres du Moyen-Âge.

Un groupe de généraux ambitieux, de militaires ratés, alliés aux plus réactionnaires des descendants des seigneurs « hauts justiciers » qui veulent perpétuer leurs privilèges, ont provoqué ce conflit sanglant pour empêcher que les peuples d'Espagne jouissent de droits qui, dans les pays démocratiques du monde entier, sont déjà des lois anciennes.

Traîtres au drapeau qu'ils jurèrent de défendre et à la patrie qu'ils prétendaient aimer, ils n'ont pas hésité à trainer dans la boue ce drapeau qu'ils baisèrent un jour en lui prêtant serment de fidélité ni à déchirer la patrie et offrir ses morceaux à l'étranger en échange d'avions, de canons, de tanks, d'éléments de destruction et de mort.

Ils savaient bien que, malgré la trahison qui leur permit de ravir à l'État tous les éléments défensifs dont ils disposent maintenant, ils ne pourraient pas dominer les peuples d'Espagne qui aiment d'autant plus profondément la liberté qu'ils ont trop longtemps connu l'amertume de l'oppression, la servitude et l'esclavage. Cependant, la crainte de se couvrir pour toujours de honte, en ayant recours à des procédés que condamnent toutes les consciences honnêtes, ne les a pas arrêtés.

Il ne leur a pas suffi de ravager et ensanglanter le sol de la patrie. Ils sont tombés si bas dans l'infamie que pour atteindre leurs buts criminels, ils n'ont pas hésité à recruter dans les douars africains — avec des mensonges et des promesses de paradis, de richesses et de belles femmes — tout ce qu'il y a de plus bestial parmi la population maure, des gens qui, assoiffés de luxure, violent nos jeunes filles et outragent nos femmes, au milieu des éclats de rire de jeunes gens dégénérés et crétins, qui jouissent à la vue de tant de monstruosité, et avec l'approbation et la bénédiction des évêques et des curés qui, foulant aux pieds les doctrines du Crucifié, les douces doctrines de l'humble « rabbi » de Galilée, se livrent aux dépravations les plus canailles et crient au milieu de tant de crimes et tant d'horreurs que Dieu se réjouit de la mort de ses ennemis.

Tous les monuments nationaux, orgueil de notre peuple et que le monde entier nous enviait, ont été détruits. Des richesses artistiques accumulées pendant des siècles ont été livrées à la fureur destructrice des maures et des hommes de la Légion, soldats sans patrie et sans honneur, mercenaires dont l'unique idéal est le butin.

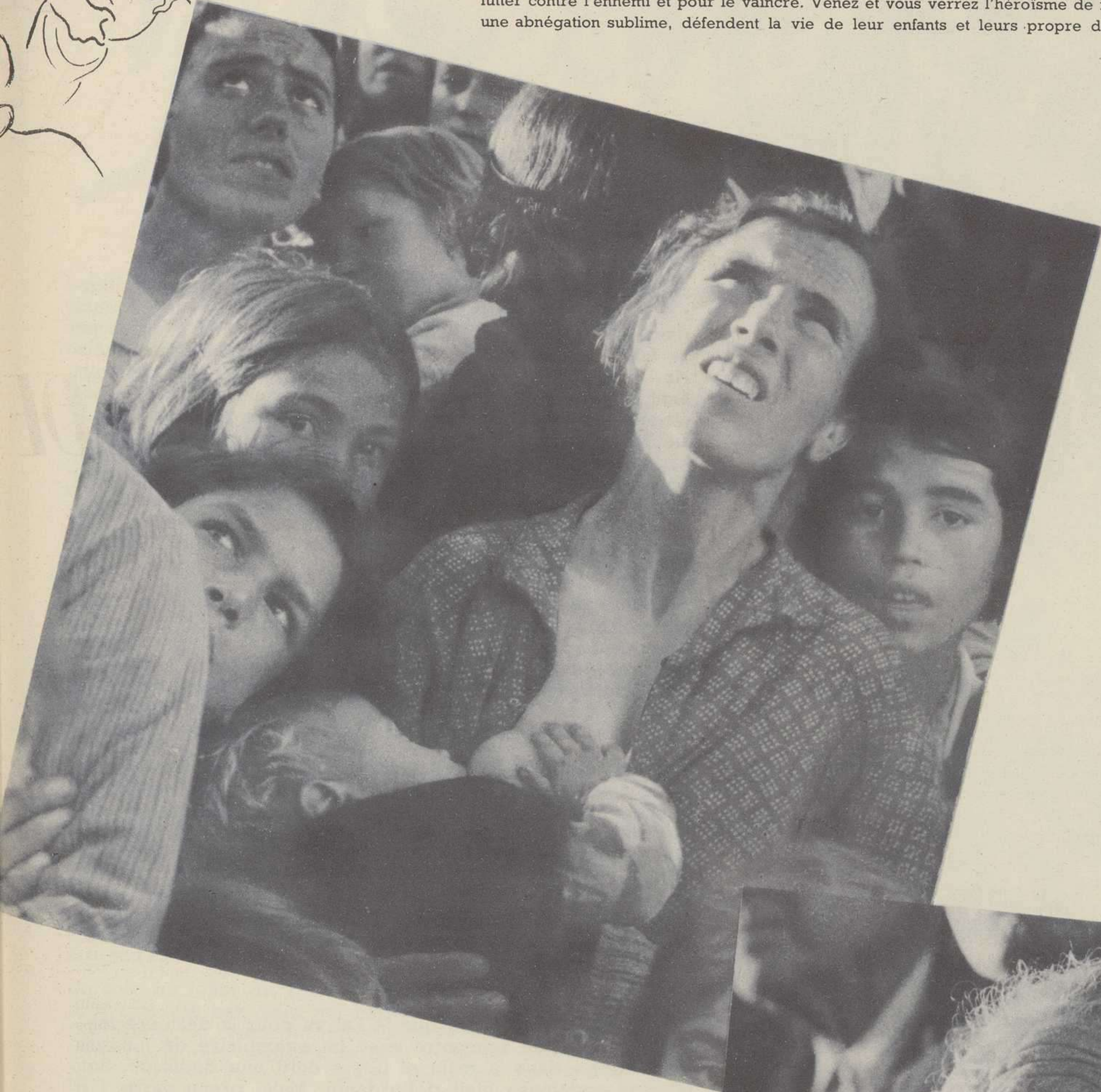
Des milliers de femmes bafouées, violées et assassinées; des enfants et des vieillards mutilés et fusillés pour le seul délit d'être apparentés à des démocrates; du sang, des ruines, des horreurs sans nombre, voilà le sillage que laissent derrière eux des hommes qui se disent patriotes et défenseurs de l'ordre et de la religion.

Ils ont essayé de justifier leurs crimes, leurs actes barbares, en répandant le bruit qu'ils luttent pour arrêter le péril marxiste, pour en finir avec la barbarie des rouges qui persécutent les religieux, qui font table rase de tout respect et de toute religion.



Mais il y a un fait qui démontre que cela est faux. En Euskadi tout le peuple est debout contre les factieux. Les nationalistes basques, sincèrement catholiques et profondément chrétiens, ont empoigné les armes, pleins d'enthousiasme, pour défendre la République. Car ils n'oublient pas, eux pas plus que la laborieuse Catalogne, que la République a su donner satisfaction aux aspirations autonomistes de ces peuples, qui possèdent une histoire et une personnalité propres, et a ouvert la voie à leurs revendications au travers d'un régime démocratique.

Femmes et mères du monde entier ! Les mères et les femmes d'Espagne, de Catalogne et d'Euskadi, vous crient leur douleur et leur indignation devant tant de crimes et tant de sang innocent versé. Que notre protestation ne tombe pas dans le vide. Envoyez des délégations. Venez en Espagne, venez voir notre peuple qui, déchiré par de multiples blessures, conserve encore assez de vigueur pour lutter contre l'ennemi et pour le vaincre. Venez et vous verrez l'héroïsme de nos femmes qui, avec une abnégation sublime, défendent la vie de leur enfants et leurs propre dignité.



Faites entendre votre protestation contre l'aide que le fascisme étranger apporte aux traîtres. Aidez-nous à écraser les bourreaux du peuple. Les femmes de l'Union Soviétique, le pays du socialisme, ont compris cette nécessité et nous prêtent le secours de leur solidarité fraternelle, ce dont nous sommes profondément touchés.

Imitez-les, vous qui n'avez pas encore compris ce qu'il y a de grand, de généreux et de justicier dans la lutte que l'Espagne soutient contre ses ennemis de l'intérieur et de l'extérieur.

Les femmes d'Espagne, de Catalogne et d'Euskadi, qui luttent pour elles et pour vous aussi, vous le demandent, l'exigent de vous.

Mères et femmes du monde ! Nous attendons.

**D O L O R E S I B A R R U R I**





Depuis l'apparition de la nouvelle de sa mort dans les journaux, Federico García Lorca meurt et ressuscite tous les jours dans mon esprit. — « Ce n'est pas possible ! On n'a pas pu le tuer ! » — me dis-je. — « Federico ne pouvait pas mourir ! » Et cependant, de jour en jour de terribles détails nous sont parvenus, qui confirment ce crime monstrueux. Mais les atrocités commises par les mercenaires au service de l'impérialisme étranger sont d'ailleurs si nombreuses que l'on en arrive à croire que de leur part tout est possible. Lorsque l'histoire décrira ce passage dantesque, il lui faudra sans doute faire appel au témoignage clinique. On ne peut pas concevoir la préparation et l'exécution de ce meurtre affreux autrement que comme le délire d'un dégénéré par l'alcool ou par le plus terribles des virus.

Le poète se trouvait au beau milieu de l'existence. On aurait pu croire que la sympathie débordante qui, chez lui, égalait presque la force de son génie poétique, était une lumière magique devant laquelle devaient se briser toutes les embûches. Comment s'est-il fait que les balles des assassins ne se soient pas arrêtées devant ce noble front sous lequel les anges de la poésie chantaient une musique inégalable ?

Je songe à cette tête collée au sol, à la mèche de cheveux noirs pendante comme si le filet d'eau cachée de son Andalousie eut voulu sourdre avec le dernier râle. Je songe à Federico García Lorca mort, lui qui était campé au beau milieu de la vie comme un jeune taureau au beau milieu d'un champ ! Je songe à la dernière terreur de ses yeux, ces yeux qui avaient su voir des couleurs uniques et des raccourcis prodigieux ! Je songe à tout cela et la seule chose que je puisse faire est de mordre un seul mot : Assassins ! Assassins !

\* \* \*

C'est à Madrid, chez lui, que je l'ai vu pour la dernière fois. Il est venu à ma rencontre avec un exemplaire de « Bodas de sangre » dans la main et il y a écrit une dédicace. Son effusion andalouse était débordante. Mais, prenez garde ! Il n'était pas un señorito andalous. Et je n'ai jamais oublié ce qu'un jour il me dit : « Je suis un paysan andalous. » Et il ajouta avec une vantardise enfantine : « Tu ne sais pas qu'au lieu de dire « anduve », je dis toujours « andé » ? (1) Eh bien ! C'est comme ça. Je le dis très souvent dans mes conférences. » Et ensuite il ratifia : « Je ne suis pas un intellectuel. Je suis un paysan andalous. »

Il racontait ensuite comment les phrases les plus chaudes et les plus expressives de ses œuvres théâtrales étaient faites de souvenirs des paysans parmi lesquels il avait vécu pendant son enfance, là-bas, dans le petit village granadin où il était né. Les souvenirs s'accompagnaient toujours de quelques airs, quelques mélodies de muletiers et de bergers. C'était le Federico García Lorca, du « Romancero Gitano », le poète de l'inspiration populaire la plus authentique.

Mais il y avait encore en lui un autre poète. C'était précisément le poète qui projetait de nouvelles œuvres. C'était le poète de « Yerma », sobre, vertical, le poète qui se disposait

(1) Forme incorrecte du verbe « andar » employée couramment par les paysans andalous.



# García Lorca

à écrire « l'œuvre des soldats qui ne veulent pas s'en aller en guerre », soit, l'œuvre contre toutes les guerres impérialistes. C'était le poète, enfin, dans sa plénitude, faisant jouer tous les registres de sa voix privilégiée.

Auteur dramatique, il aimait son art comme ce qu'il était : un poète. Le rythme de ses œuvres était réglé comme une symphonie. Lorsqu'il fit jouer « Yerma » pour la première fois, quelqu'un osa lui dire que sa tragédie était un peu monotone. Le poète s'indigna. « Qu'est-ce donc qu'un poème scénique ? N'est-il pas un thème qui devient petit à petit plus large et plus intense mais en s'appuyant toujours sur quelques notes centrales » ?

Et il suivait aussi ce rythme dans sa direction scénique. Il était un grand directeur. Il soignait les moindres détails, parce qu'il n'ignorait pas que c'est dans la nuance où il y a très souvent le trait; le clair-obscur génial qui définit l'œuvre d'art.

Il n'était pas de ces auteurs qui s'énervent le soir de la première. Au contraire. Il se tenait dans les coulisses, ferme, comme un directeur d'orchestre devant son pupitre, et de là il dirigeait la réalisation de son œuvre, ayant soin de l'interprétation et surveillant quelque chose que malheureusement on a trop négligée dans notre théâtre contemporain : les ensembles.

Quel étonnant animateur ! Sous l'influence de García Lorca aucun interprète ne pouvait se désintéresser de son travail ou s'en acquitter avec tiédeur. Avec son dynamisme, sa vitalité magnifique, il allumait la passion de son art chez tous ceux qui travaillaient autour de lui. Après avoir créé l'œuvre, il créait l'interprétation. Tout avec ferveur et enthousiasme.

Un soir, au foyer du Théâtre Espagnol, de Madrid — ce Madrid sanctifié par ceux qui lentement ont façonné l'Espagne immortelle de l'esprit et maintenant bombardé, détruit par la barbarie la plus répugnante dont l'histoire garde le souvenir, — un soir Federico García Lorca me dit : — « Ce que l'on est sérieux quand on est jeune ! A moi, il ne me vient à l'esprit que des tragédies. En réalité, c'est maintenant, pendant notre jeunesse, que nous prenons tout au sérieux. »

Ces mots résumaient son attitude esthétique. La tragédie est l'expression suprême du théâtre. Lorca, à la fois poète et auteur dramatique, savait regarder face à face la tragédie, sérieusement, comme il seyait à sa jeunesse tendue.

\* \* \*

Maintenant le poète est terre et silence. Tous les jours il meurt et il ressuscite dans le cœur de l'Espagne et dans le cœur du monde. Car aujourd'hui le monde bat et saigne avec notre peuple. Ce sera bien de mettre une allégorie de gitanes et de gendarmes suivant le corps du poète, mais aussi, sur des sillons ensanglantés, tout un peuple emporté par la rage, dans cette complainte grandiose à laquelle Federico García Lorca aurait mis les mots amers qu'elle mérite.

Novembre 1936

A N G E L L Á Z A R O



# NOUVELLE ORIENTATION DANS LA MÉDECINE EN IBÉRIE



par le Docteur **FÉLIX MARTÍ IBÁÑEZ**  
Directeur Général du Service Sanitaire et de l'Assistance Sociale

La Révolution en Ibérie franchit le seuil de l'histoire sous le signe de l'édification.

Il n'existe peut-être pas un autre cas aussi exemplaire que celui de notre Révolution. Cependant que la poussière des vieilles ruines flotte encore dans l'air, le peuple s'est mis à rebâtir fiévreusement sa demeure sur de nouvelles bases économiques, sociales et culturelles. C'est donc à la Catalogne, proue rouge de la nouvelle Ibérie, qu'appartient l'honneur d'avoir ouvert dans les flots révolutionnaires le sillon d'une nouvelle orientation dans tous les ordres vitaux.

Cela nous permet de contempler comment la Catalogne, avec les bottes de cent lieues que lui a données la Révolution, se dirige à toute allure vers des horizons sociaux qui représentent, dans l'ordre historique, une rapide élévation sur ceux qui limitaient jusqu'aujourd'hui notre pays et notre époque.

Ce qui, du point de vue constructif, caractérise le plus notre Révolution est le fait d'avoir avancé l'horloge de l'histoire et d'avoir rendu possible que les heures de l'évolution sociale se succèdent à la hâte, imprimant un rythme presque vertigineux à certaines activités, parmi lesquelles se détachent les sanitaires. « La vie est un reflet chromatique » a dit la voix sûre du vieux Goethe, sentinelle d'éternités. Notre service de Santé commence déjà à être un reflet exact de la rutilante couleur de la société de l'après-révolution. L'histoire de la Médecine nous démontre fidèlement l'existence de cycles dans le devenir historique de l'humanité : cycle primitif de la médecine magique et mystique et du médecin mage, le « shaman » ou sorcier. La médecine est teinte de la couleur religieuse-empirique de l'époque et le médecin s'occupe seulement de sa science rudimentaire, se désintéressant tout à fait de l'aspect social de cette science. L'empire gréco-romain donne une investiture fortement civique à la médecine : c'est son cycle social, qui s'étend jusqu'à la Renaissance. Survient ensuite la période de la médecine intellectualisée. L'investigation, le laboratoire, la pensée micro-chimique et bactériologique tuent le sens humanitaire de la médecine. Le mercantilisme sanitaire, la formation d'un médecin sous l'épiderme moral duquel bat un professionnel qui étouffe l'homme, arrivent à leur maximum. Le médecin, sa discipline éthique relâchée, s'enferme dans un cercle technico-commercial qui annule toutes ses initiatives. La médecine est un instrument mis au service des intérêts ploutocratiques d'une minorité.

Et dans cette situation dramatique, la Révolution fait une subversion de valeurs, renverse les fondements technico-mercantiles de la médecine et l'assoit sur des bases humanitaires, et au lieu d'un professionnel exerçant mécaniquement une science qui cache son égoïsme, elle place un homme qui met sa science au service du peuple. Ce qui signifie le renouvellement du cycle social dans la médecine et l'entrée de celle-ci dans de nouveaux et glorieux chemins.

Lorsque la médecine est arrivée à nos mains, nous y avons trouvé un service sanitaire mercantilisé, dépourvu de tout souci social et où l'assistance à la santé publique était monopolisée par de nombreuses entreprises et « trusts » qui constituaient l'ennemi d'or du médecin libre.

La fonction sociale et enseignante de la médecine était délaissée et l'investigation scientifique en complète décadence.

L'analyse des causes d'une si lamentable prostration du service de santé nous prendrait trop de place. Attaché à la roue d'innombrables privilèges de classe, le service de santé avançait péniblement dans son évolution, saturé de cette crise que le XX<sup>e</sup> siècle y avait produit et se trouvant plusieurs lieues en arrière du rythme accéléré des autres ordres sociaux dans le champ de l'histoire.

Notre mission était de bâtir, sur les débris de ce qui avait été, une lumineuse architecture du service de santé.

A cette fin nous avons renoué la liaison du service sanitaire et de l'assistance sociale, en leur otant le caractère de bien-faisance qui nuançait encore presque toutes ses actions.

En réalité, un moment viendra où le service sanitaire, à force d'élargir son rayon d'action, absorbera totalement l'assistance sociale. Et pour atteindre ce but, le premier pas est de les lier intimement. D'autre part, on dirait que la Révolution, en ouvrant grand ouvertes des fenêtres de liberté sur le huis clos de la vieille Ibérie permit à l'ouragan populaire de secouer l'atmosphère assoupie du service de santé, car toutes les aspirations qui s'agitaient dans l'esprit du peuple sur assistance sociale ont commencé à être mises en pratique d'une façon confuse et désordonnée. A nous qui avons pris charge de la responsabilité sanitaire en ces moments incombait la tâche d'imprimer une orientation concrète à ce labeur.

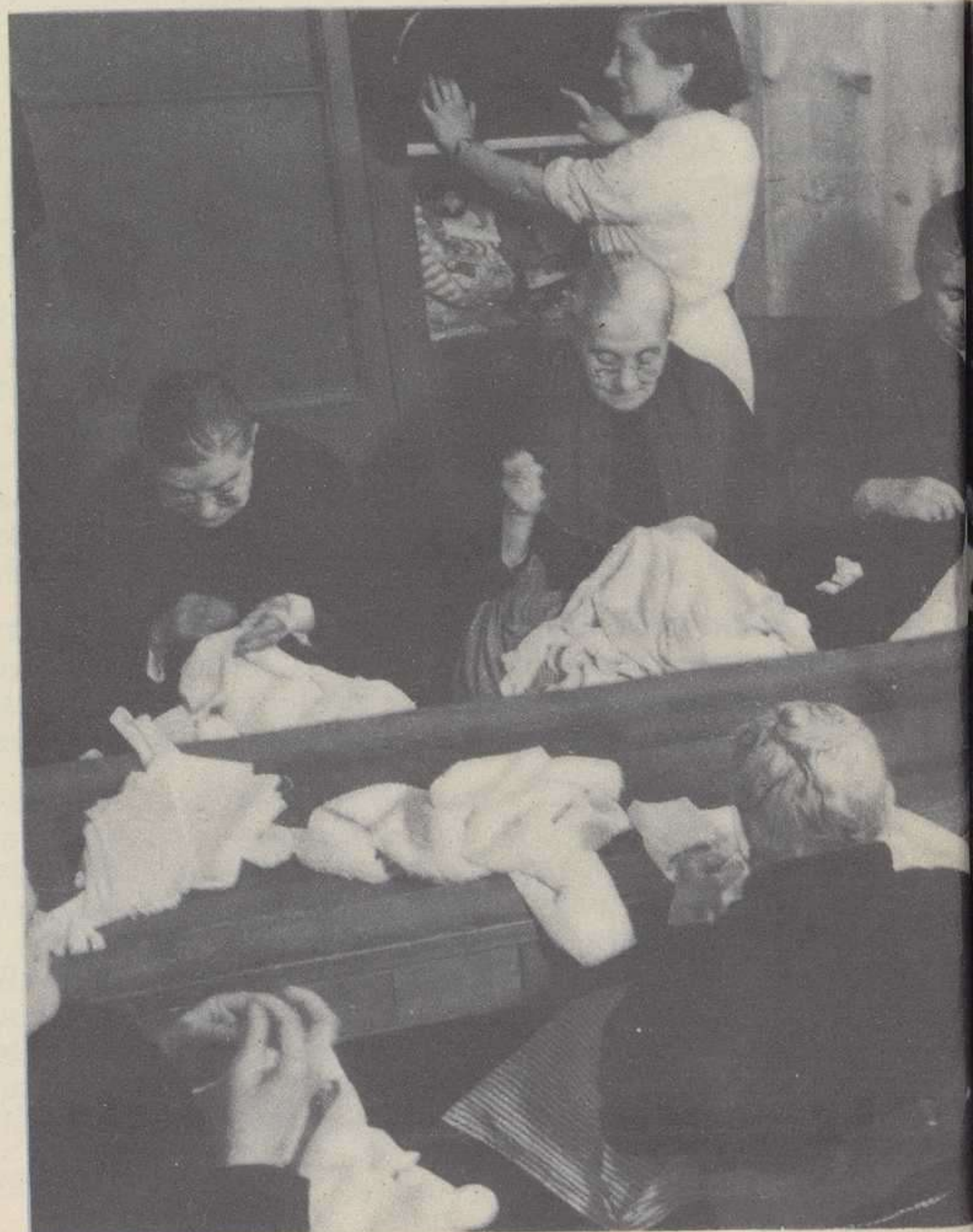
Notre projet d'action se divise en trois catégories: a) Médecine professionnelle; b) Médecine sociale; c) Assistance sociale.

Chacun de ces points de vue représentait un nouveau sillon possible pour la charrue médicale, et nous, hommes de la Révolution, prenant vigoureusement le manche, nous avons entrepris la grande réforme révolutionnaire de la médecine.

Si on veut réformer la médecine professionnelle, il faut d'abord supprimer radicalement tout monopole et tout cumul de charges, contrôler les affaires basées sur la santé publique, éliminer le mercantilisme individuel ou d'entreprise et arriver à ce que rêvait Stein en 1882 et qui alors parut une brillante utopie : rendre indépendante du manque de ressources économiques la protection de la santé. Ce qui — exprimé en un langage qui semblait hier audacieux et qui aujourd'hui est toujours synchrone des faits historiques, malgré leur course rapide, — signifie simplement la socialisation de la médecine.

Ne faisons pas la moue devant ces mots : « socialisation de la médecine », cages grammaticales où le petit oiseau d'une nouvelle et gaie médecine lance ses roulades.

La socialisation de la médecine implique une série d'éta-



pes graduelles que la Catalogne a déjà commencé à franchir. Elle débute par la suppression de l'abus que représente le cumul de charges individuelles, passe ensuite à corriger les mutualités et entreprises médicales dont les bénéficiaires vont seulement à leurs propriétaires, établit à continuation l'assurance nationale de maladie, pour aboutir enfin à la socialisation proprement dite de la médecine.

Mais il faut maintenant que nous lancions par le sémaphore de notre article un signal préalable d'alerte. Nous n'allons pas supprimer chez le médecin l'individualité qui fut toujours dans l'histoire la base des personnalités les plus notoires. Le médecin est un artiste de la nature, dont la mission est de ciseler la statue humaine et de la tailler dans la joie de la santé. Supprimer la liberté de ses mouvements, ce serait l'ankyloser et le changer en un fonctionnaire mécanisé. Et Ahlag-II-Galali, poète persan du XI<sup>e</sup> siècle a déjà dit que « le meilleur médecin est celui dont la personnalité est aussi isolée et vigoureuse que le palmier dans le désert ». Paroles qui sentent l'oasis et le chameau et qui renferment une grande vérité psychologique : la reconnaissance de l'existence du facteur personnel dans l'équation professionnelle du médecin. Facteur que nous respectons et qui sera renforcé lorsque nous socialiserons la médecine. Nous combattons l'individualisme égoïste et non pas l'individualité créatrice.

Notre projet de socialisation de la médecine s'appuie, profitant du réseau syndical, sur une connexion préalable de tout le personnel sanitaire de Catalogne pour établir une série d'organismes et de conseils, ce qui unirait étroitement depuis le subalterne jusqu'au directeur d'hôpital et depuis le service de santé rural jusqu'à tous les aspects de ce service de santé dans les grandes villes et qui permettrait d'établir une carte nautique du service de santé dont les orientations harmoniques conduiraient toujours vers l'horizon le plus utile aux intérêts populaires.

La suppression des fausses catégories médicales et des « trusts » sanitaires, espèce de Sainte Alliance mercantile, facilitera dans le domaine collectif le développement du service sanitaire, dont l'économie prospère — délivrée des saignées particularistes d'aparavant — permettra que l'on destine à de grandes œuvres (instituts de puériculture et maternologie, écoles de maternité consciente, hôpitaux populaires, établissements de réforme pédagogique,

etc.) tout l'or qui naguère allait s'enfouir dans des caves particulières.

D'autre part, un nouvel horizon s'ouvre à l'investigation médicale. La légion de médecins pauvres qui jusqu'à présent voyaient leur chemin barré par l'escadron de grands capitaines de la médecine, trouveront désormais dans la socialisation un tremplin ensoleillé d'où ils pourront plonger dans tous les océans de la médecine. La nation elle-même évitera au médecin libre le drame angoissant de la concurrence et, en lui procurant du travail équitablement rémunéré et la considération due à ses mérites, elle lui permettra de consacrer à l'étude et aux recherches scientifiques le torrent d'énergies qu'il dépensait avant dans la dramatique lutte pour le pain quotidien. Une fois les galons menteurs arrachés, les nouveaux soldats de la médecine ne devront leur grade qu'à leur talent et leur capacité de travail et non au favoritisme ou au hasard comme cela arrivait assez souvent sous l'ancien régime. En ces temps derniers les médecins se plaignaient de la perte du prestige moral dont ils avaient toujours joui et qui parfois s'était manifesté de façon éclatante, comme lorsque Jules César accorda, par son fameux édit de l'an 46 avant notre Ère, la qualité de citoyen romain aux médecins grecs, célèbres par leur science subtile. Le nouveau médecin obtiendra par lui-même, à force de mettre en tension muscle et cerveau, la restauration des valeurs morales perdues. Car protégé par la médecine socialisée il n'aura pas besoin de se livrer, pour vivre, comme il était obligé de le faire quelquefois dans sa pénible condition passée, à des travaux pas toujours très élégants.

Mais la socialisation de la médecine ne doit pas se borner à rendre libre et digne le professionnel. Elle doit aussi remplir les contours du service sanitaire d'un profus contenu de réalisations : sous l'aspect préventif, ce qu'en Catalogne nous commençons maintenant à organiser, soit, la réforme eugénique, qui comprendra la culture et l'hygiène du peuple avant la conception de l'enfant, en divulguant les normes de l'éducation sexuelle qui non seulement rendront plus heureuse l'existence des amoureux mais encore leur permettront d'engendrer des enfants sains et forts sous le signe lumineux de la science eugénique. Cette médecine préventive a déjà créé révolutionnairement des écoles de maternité consciente pour des femmes enceintes et elle organisera des instituts anti-conceptionnels et de « birth-control », s'occupant de l'enfant aussitôt après sa naissance et créant pour lui des institutions de l'importance des « Foyers de l'Enfance », « Cliniques scolaires de nutrition », « Instituts d'alimentation infantile », « Écoles de Psychagogie pour anormaux », « Internats modèles pour enfants », « Institutions dédiées à la psychotechnie infantile » et « Colonies de vacances ». Elles auront comme complément les établissements pour vieillards où nous avons déjà introduit — j'y ai moi-même contribué personnellement — des écoles de rééducation psychologique du vieillard, les centres psychologiques de rééducation d'invalides, les instituts pour la réforme psychologique d'anormaux et de délinquants et beaucoup d'autres dont nous ferons l'énumération dans une autre occasion.

Pour le moment, bornons-nous à ce qui vient d'être dit. L'avenir ouvre devant l'Ibérie délivrée l'éventail des mille orientations que la Révolution nous offre. Il est certain que la vie sera dorénavant âpre et dure, pleine de travail et de responsabilité. Mais elle sera aussi glorieusement créatrice : tendon et fibre, nerf et vibration. Et la médecine ibérique, suivant le rythme constructif de la Révolution, ouvrira un sillon où germeront de nouvelles semences sociales, promesse heureuse d'une Ibérie saine et libre.





# Organisation d'une nouvelle propagande

**Propagande**, voilà le mot magique qui exprime cette chose puissante dont dépendent non seulement le succès ou l'échec d'une marque industrielle, d'une marchandise ou d'une carrière artistique, mais encore le triomphe étincelant ou la défaite d'un mouvement politique.

La plupart des gens considèrent la propagande comme une activité empirique, qui n'obéit qu'au caprice du moment et aux petites inspirations qui bonnement nous viennent à l'esprit, sans comprendre que c'est dans la source scientifique qu'elle trouve sa naissance et que seules la technique et une solide culture peuvent la diriger.

C'est une technique qui a ses racines dans la connaissance psychomatique de l'individu et des collectivités. Freud et Adler, de même que Jung, Watson, Munstemberg et bien d'autres auteurs nous ont montré les voies d'exploration du terrain à réaction dans les individus et dans les collectivités, voies que nous devons maintenant élargir, en suivant un mouvement scientifique ascendant, d'après les expériences du constitutionalisme psychomaaque indiscriminable de Stern et les découvertes des neuro-endocrinologues russes.

C'est pourquoi nous préconisons l'instauration, dans la nouvelle Ibérie, d'une carrière inconnue chez nous jusqu'à présent, celle de Psychotechnologue Publicitaire, et d'une licence — ès — Psychotechnologie Publicitaire, dont les matières fondamentales seraient la connaissance de l'homme, l'étude des possibilités techniques des moyens de propagande et la détermination des nécessités publicitaires dans chaque spécialité, car il doit y avoir tout de même une certaine différence entre un plan de propagande commercial et un plan de propagande politique ou pédagogique. On pourra alors songer à obtenir le plus grand rendement possible des efforts, assez lourds et coûteux, qu'exige le développement publicitaire. Ces efforts sont largement compensés, lorsque la compétence professionnelle les accompagne.

Le mouvement révolutionnaire de notre pays a déjà manifesté son adhésion à ces méthodes évolutionnistes dans l'œuvre publicitaire. La Generalitat de la Catalogne créa par son décret du 6 Octobre le « Comissariat » de la Propagande et le Gouvernement espagnol vient de créer tout récemment le ministère de la Propagande. Ce portefeuille ministériel signifie l'incorporation de notre nation au mouvement organique des nouveaux besoins des états.

De son côté l'« École Nouvelle Unifiée » caresse le projet d'organiser l'enseignement publicitaire et l'« Institut d'Études Commerciales » se dispose à inaugurer un cours sur cette matière, professée par un prestigieux spécialiste. Tout cela nous permet d'espérer une nouvelle façon de procéder inspirée de l'idée nouvelle que notre peuple s'est formée de la publicité.

Lorsque l'humanité entière suit avec une attention passionnée le développement révolutionnaire de l'Espagne et les opérations militaires de la guerre civile qui dévaste notre pays, il faut être attentif aux réactions que la propagande de l'un ou de l'autre des adversaires peut provoquer. Car il n'y a pas que les militants dont les opinions sont difficiles à ébranler. Il y a aussi la masse considérable des fluctuants dont l'enthousiasme ou la démoralisation dépendent d'un stimulant réactionnel, qui parfois échappe à la sagacité plus ou moins subtile d'un directeur de publicité.

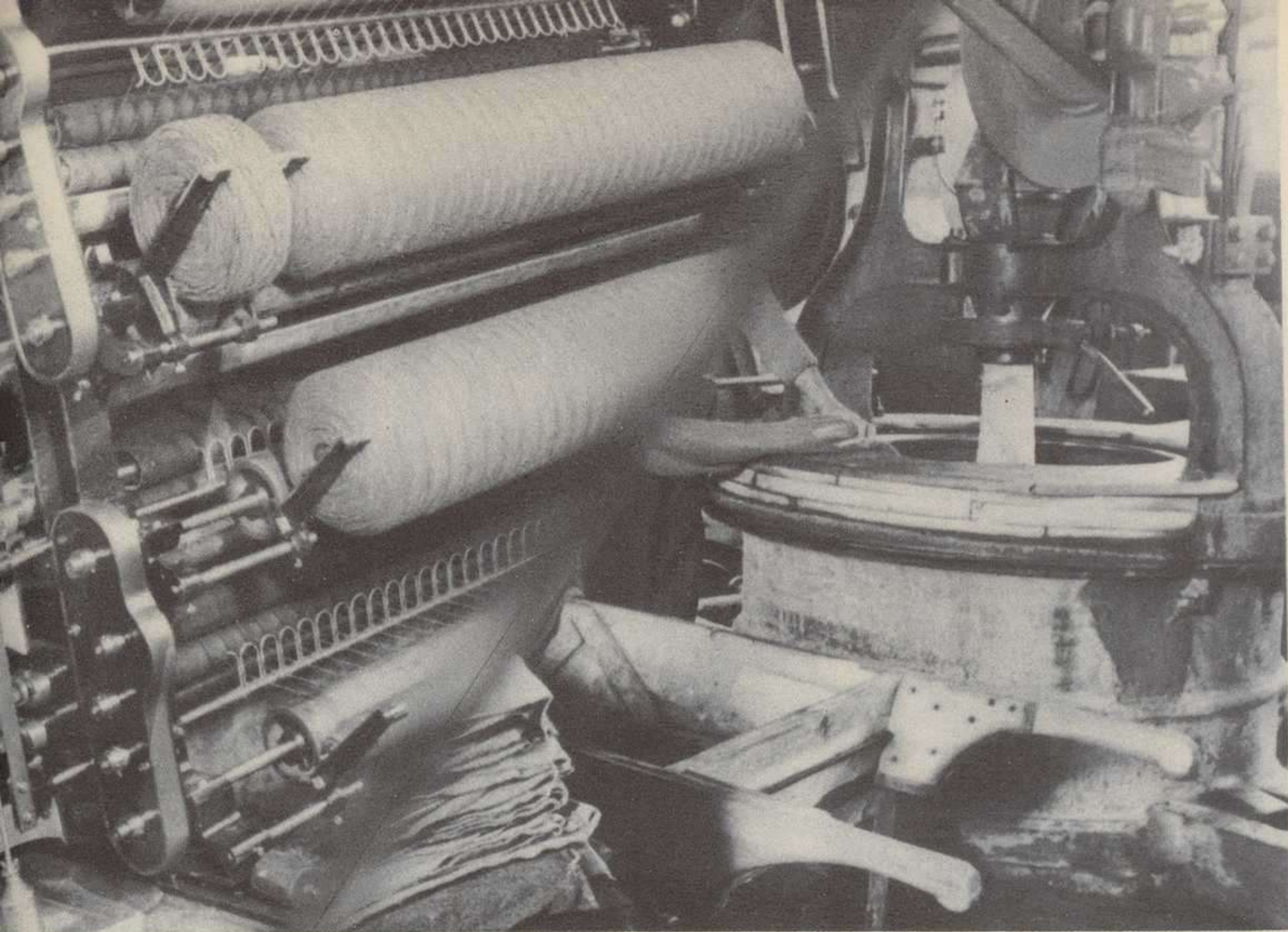
Nous savons très bien que l'issue d'une lutte entre la souveraineté populaire, la valeur homme et la valeur capital n'est pas douteuse. C'est la valeur homme qui doit l'emporter. Mais nous savons aussi qu'une erreur publicitaire ou un stratagème opportun peuvent retarder ou avancer un succès qui épargnerait beaucoup de vies humaines.

Le fait révolutionnaire a permis l'épanchement des artistes, qui ont apporté tout leur potentiel dynamique à la cause populaire. Ils ont peint des affiches, des portraits d'hommes illustres dans les façades des édifices sociaux, ils ont décoré les véhicules, les chemins de fer, etc... C'est un commencement, quoique timide, de la propagande de grandes perspectives, conçue grandiosément.

Et l'on est tellement convaincu en ce moment dans notre pays de la nécessité publicitaire, que toutes les organisations politiques et syndicales : U. G. T. — C. N. T. — Secours Rouge International — P. S. U. C. — C. E. N. U. — P. O. U. M., Conseillerie d'Economie, d'Agriculture, Services Sanitaires, etc., se sont préoccupées de la publication d'affiches, brochures, revues et de l'organisation d'actes de propagande avec un souci constant de distinction et bon goût. Nous en reparlerons à l'occasion.

**P. CATALÀ**

Directeur de « Nova Ibèria »



# L'INDUSTRIE TEXTILE EN CATALOGNE

La grande activité de l'industrie textile de notre pays est bien connue de tous. Malgré que les gens ignorent, pour la plupart, le côté technique de la fabrication textile, ils n'en connaissent pas moins l'importance que son développement a atteint dans notre pays, importance à tel point remarquable qu'elle attire l'attention non seulement de nos concitoyens mais encore des étrangers.

Les progrès réalisés dans chaque section de notre glorieuse industrie textile sont allés si loin, qu'ils ont eu comme conséquence d'obliger les industries du lavage, de la teinturerie et du finissage à en réaliser parallèlement de pareils.

Nous avons en Catalogne des installations superbes dans des usines qui, grâce à la coordination des opérations diverses, peuvent en peu de jours transformer les matières premières, coton, laine, lin, etc., et lancer au marché des marchandises tout à fait finies et même confectionnées, s'il le faut.

Trop souvent nous n'accordons pas aux industries du lavage et de la teinturerie l'intérêt que mérite la haute valeur qu'elles ont en Catalogne. Qu'il suffise de dire qu'elle n'est pas moindre que celle de l'industrie textile. Et n'oublions pas l'importance exceptionnelle que la teinturerie, l'impression, le blanchiment, l'apprêt et les autres opérations techniques et manuelles nécessaires au finissage des tissus ont pour notre glorieuse industrie textile.

Et que dirons-nous des énormes progrès accomplis chez nous dans l'élaboration de la soie artificielle? Nous pouvons nous vanter de l'avoir poussée jusqu'au plus haut degré de perfection. Les qualités que nous élaborons, d'un goût exquis, peuvent rivaliser avec les meilleures marques étrangères. Les marchandises que nous fabriquons avec nos soies artificielles sont ordinairement accaparées par les marchés étrangers, surtout par le marché anglais. Cela nous permet de donner du travail à des milliers d'ouvriers qui fabriquent des tissus de soie et de la bonneterie de fantaisie. Personne n'ignore que ces marchandises, lorsqu'elles sont de haute qualité, peuvent très souvent substituer avantageusement celles que l'on fabrique avec de la soie naturelle.

Je ne veux pas passer sous silence, étant donnés les liens spirituels qui nous unissent avec eux, nos compagnons d'Alcoy. Il faut louer leurs connaissances techniques grâce auxquelles ils ont élevé l'industrie textile à un niveau enviable.

Nous devons considérer leur industrie comme étant intimement liée à la nôtre, car la Catalogne lui fournit de très grandes quantités de matière textile filée. En outre ces camarades viennent de nous donner un haut exemple de technique administrativo-sociale, puisque ils ont été les premiers à réaliser la collectivisation d'un ensemble de 122 usines qui occupent quelque 10.000 ouvriers. Il convient aussi de mettre en lumière le cas, unique en Espagne, de l'usine fondée à Valence par le grand artiste et industriel Sanchiz, malheureusement déjà décédé. On fabrique dans cette usine les tissus de soie les plus opulents et qui, par leur haute et inimitable qualité et leur technicisme artistique, jouissent d'une renommée mondiale.

Comme ils étaient aveugles ceux qui croyaient que nos ouvriers étaient plongés dans la plus crasse ignorance! Indéniables sont les preuves que de leur compétence professionnelle viennent de nous fournir tous ceux qui, dans ces moments d'angoisse nationale, ont su, en luttant contre la hydre fasciste internationale, élever le niveau de plusieurs exploitations industrielles, que leurs directeurs et ingénieurs avaient abandonnées, sans doute convaincus que, faute de leur intervention, elles s'achemineraient fatalement vers l'échec.



E U G . M I R A C L E

# L'agriculture sauverá la CATALOGNE



Il est aisé de prévoir que la Catalogne va se trouver, à l'issue de la guerre actuelle, dans une situation économique angoissante. L'histoire nous apprend combien les luttes armées sont nuisibles pour l'économie des pays combattants, même pour celle des vainqueurs. La Catalogne, avec une industrie généralement mal outillée et s'appuyant sur des assises très précaires, avec un système bancaire déficient et les maigres réserves qu'elle possédait englouties par la guerre, devra traverser une période de post-guerre longue et douloureuse. Ce sera alors que l'agriculture prendra une importance décisive comme facteur de reconstruction nationale.

Chez nous on a généralement sousestimé l'importance de l'agriculture dans l'économie nationale. C'est pourquoi, lorsque le moment fut venu d'organiser l'industrie, on a pu voir que cette organisation était faite en tournant le dos à l'agriculture et se fiant seulement à des circonstances favorables, qui semblaient éternelles et dont nous voyons maintenant le caractère temporaire. L'industrie et la banque, au lieu de remplir le rôle d'auxiliaires de l'agriculture — en améliorant ses méthodes de travail, en facilitant l'outillage rural et en recherchant les meilleurs standards de qualité, — s'appuyaient sur des assises artificielles qui ne pouvaient pas endurer — et on a bien vu qu'elles n'ont pas pu l'endurer — une crise sérieuse, comme celle que nous avons vécu pendant ces dernières années.

Il faut maintenant reconnaître que l'on avait fait fausse route et corriger cette erreur, à plus forte raison si l'on songe que dans la période de reconstruction économique qui va s'ouvrir, l'agriculture sera le seul

facteur positif sur lequel nous pourrions compter. L'étroite association de l'industrie et de la banque, d'un côté et l'agriculture d'un autre, sera la seule façon d'obtenir que celle-ci puisse développer toutes ses ressources et qu'on lui soit débiteur du plus grand des services, celui de rendre possible la reconstruction du pays. L'effort réalisé par l'agriculture jusqu'à présent, presque par ses seuls moyens, est déjà admirable. Il est cependant peu de chose à côté des grandes réalisations que l'on est en droit d'attendre d'elle.

En face des perspectives historiques qui s'ouvrent devant nos yeux, l'agriculture catalane a une double mission : celle de pourvoir suffisamment de ses produits le marché intérieur et celle d'attirer vers la Catalogne des capitaux nouveaux au moyen de l'exportation. Il faut que l'agriculture catalane s'engage à fournir à chaque citoyen le minimum de produits agricoles indispensables à la subsistance au prix le plus bas possible, prix que l'on pourra atteindre grâce à la suppression du revenu des propriétaires, au perfectionnement des méthodes de travail et à l'élimination des intermédiaires. S'il faut, pour arriver à ce résultat, produire plus de viande, plus de blé, plus de volaille, et plus d'œufs, l'agriculture catalane produira plus de viande, plus de blé, plus de volaille et plus d'œufs. À condition, bien entendu, que les prix internationaux ne soient pas inférieurs au coût de notre production.

Une fois remplie cette très importante mission, cette mission sacrée, il faudra entreprendre le développement et le perfectionnement de notre exportation. Ce n'est pas grâce à la quantité, mais grâce à la qualité que l'on s'empare des grands marchés. C'est une vérité axiomaticque que l'on a trop souvent négligée. Le profit que nous tirerions du fait que la Catalogne devint une grande productrice de vin, de fruits frais et secs, de légumes, d'huile et de riz serait très mince, si nos produits ne réussissaient pas à surpasser, dans les marchés internationaux, et par leur qualité et par leur présentation, les produits d'autres pays moins bien placés que le nôtre. Le gouvernement de la Catalogne a montré, partant, sa clairvoyante prévision lorsqu'il a créé tout un système de syndication obligatoire, qui prévoit l'existence de grandes coopératives centrales de vente qui canaliseront tout le commerce de produits agricoles et exerceront dans le marché extérieur l'action d'étude, sauvegarde et surveillance qui assure les grands succès commerciaux. En peu d'années, la Catalogne pourrait renouveler le tour de force de la Finlande et du Danemark devenant des pays agricoles exportateurs, dont le chiffre d'exportation assure un haut « standard » de vie à tous leurs habitants. Et malgré que les circonstances ne soient pas aujourd'hui aussi favorables pour l'exportation qu'elles l'étaient avant la crise mondiale, il restera toujours dans le monde une place importante pour les produits agricoles catalans, si nous savons nous y prendre.

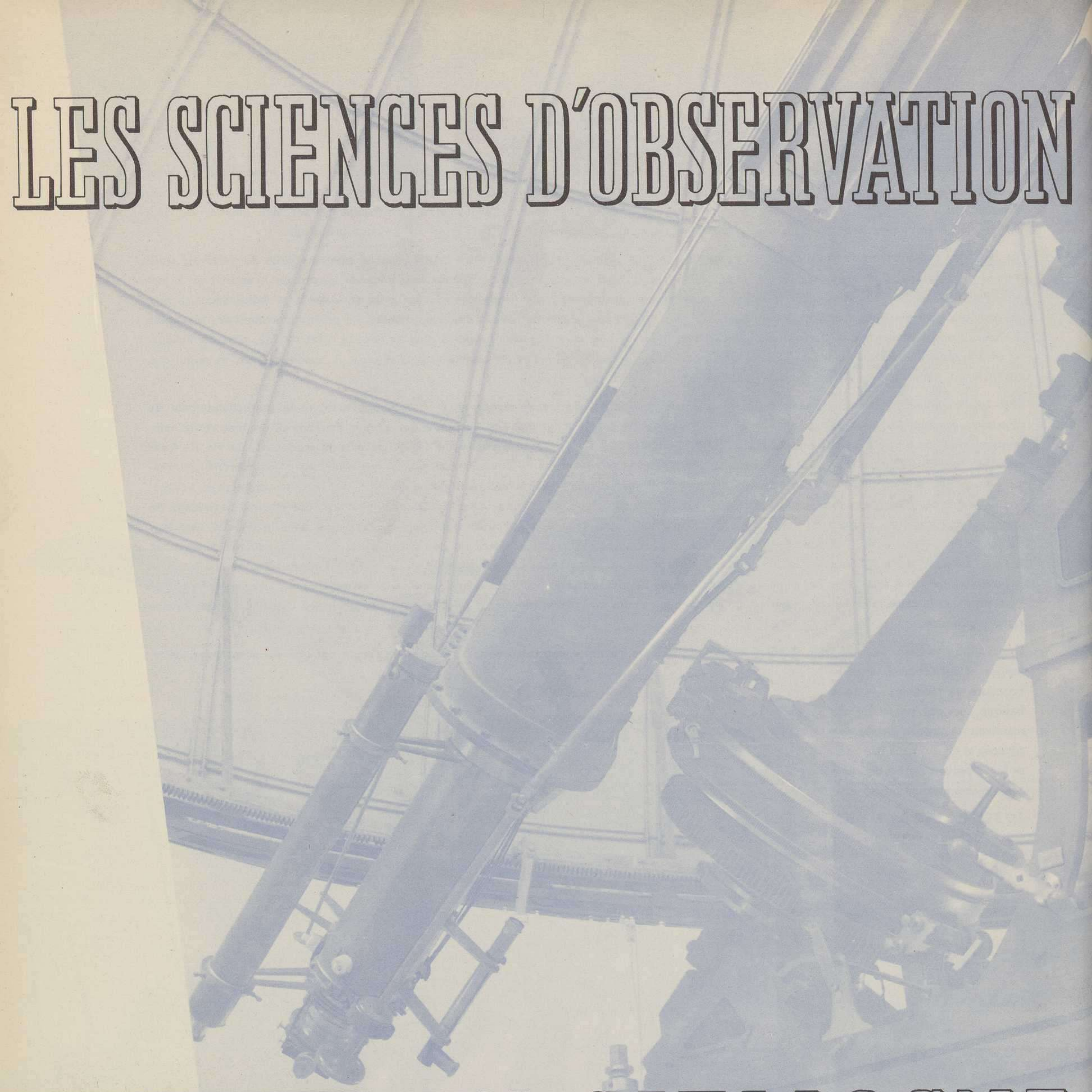
L'agriculture sauvera la Catalogne. Pendant la période difficile de notre reconstruction, ce sera la puissance agricole de notre pays, développée et perfectionnée avec le concours de l'industrie et de la banque, ce qui permettra de maintenir le niveau de vie des catalans et ce qui nous procurera les ressources nécessaires à notre réorganisation industrielle.

**JOSEP CALVET I MORA**

Conseiller d'Agriculture



# LES SCIENCES D'OBSERVATION



## EN CATALOGNE



Les nommées « Sciences d'observation » ont eu chez nous beaucoup plus d'adeptes que les sciences expérimentales. Ce qui a influé beaucoup dans cette science c'est que l'expérimentation a recherché toujours du matériel de laboratoire coûteux, et une éducation technique longue et compliquée, lorsque pour l'observation directe de la Nature, il fallait seulement posséder une grande attention et une certaine finesse d'interprétation des faits observés.

Il est vrai que, malgré cet inconvénient, la Catalogne n'a pas manqué de physiciens et de chimistes éminents qui ont été surpris de récolter de leur intelligence des fruits bien supérieurs à ceux qu'ils pouvaient espérer de leurs moyens. Presque tous cependant ont dirigé



leur intelligence dans le sens des applications utiles : François Salvá inventant le premier télégraphe électrique; Arbos avec son gazogène d'aspiration; les chimistes coloristes de l'école de Balcells, qui inventèrent au milieu du siècle dernier, les inimitables indiennes avec lesquelles la Catalogne répandit dans le monde entier la renommée de son industrie, pourraient servir d'exemple. Cet utilitarisme a-t-il été un succès ou une erreur ? Probablement, il n'a eu d'autre cause que le besoin d'adaptation à l'idée exploitable des choses, qui constitue la caractéristique de notre milieu.

Plus de livres dans leurs méthodes de travail, et réduction de laboratoires et d'outillage, et surtout que tout soit plus à la portée des purs amateurs de la Nature, qui abondent jusque dans les hameaux les plus éloignés; les sciences d'observation ont eu de tous temps de nombreux cultivateurs, beaucoup d'eux indisciplinés, ignorants quelques-uns, mais tous travaillant ensemble pour acquérir ces connaissances qui ont servi plus tard de base pour la science de nos jours. Aujourd'hui encore, des groupes d'enthousiastes, collaborent avec les scientifiques professionnels.

Comme la plus ancienne de ces collaborations, parmi celles qui existent, nous pourrions citer l'Institution Catalane d'Histoire Naturelle, à laquelle on doit beaucoup de découvertes utiles. Plus modernes sont: la Société Astronomique, celle des Sciences physiques et chimistes, celle de Géographie, qui reçoivent dans leur sein des universitaires et des amateurs et qui préparent un avenir favorable à notre science future. Le Comité des Sciences Naturelles a réalisé aussi un travail estimable.

À la tête de ces activités se trouvent, en plus de l'Université, dont la mission est spécialement l'enseignement, l'« Institut d'Études Catalanes », et l'Académie des Sciences. L'« Institut », et particulièrement ses sections de Sciences donnent et contribuent au soutien des sociétés filiales; celles d'Histoire Naturelle, de Sciences Physiques et Chimistes et de Géographie déjà citées, et en plus la Société de Biologie et le Séminaire de Mathématiques. Les frais que ces centres de culture occasionnent pèsent presque, en entier, sur le budget de l'Institut, ainsi que ses publications. Nés aussi de l'Institut d'Études Catalanes, et contrôlés scientifiquement par lui mais émancipés économiquement, fonctionnent l'Institut de Physiologie et le Service Météorologique de la Catalogne, incorporés aux Services techniques de la Généralité.

Pendant les quinze années de son existence, le Service Météorologique a développé un plan très complexe qui comprend en outre des investigations de météorologie pure, tout ce qui se rapporte à la climatologie de la Catalogne, les avis du temps et les informations à l'aviation. Les communiqués météorologiques par radio, assez connus

de tous les Catalans, sont suspendus pour quelque temps; mais ils seront émis de nouveau dès que les circonstances le permettront. Du Service Météorologique dépendent aussi le réseau météorologique catalan et les observatoires de montagne installés aux sommets du « Montseny » et de « Sn. Jerónimo » et dans son enceinte et sous son inspection scientifique, fonctionnent la section de photographie et l'étude des nuages de la « Fondation Conception Rabell ».

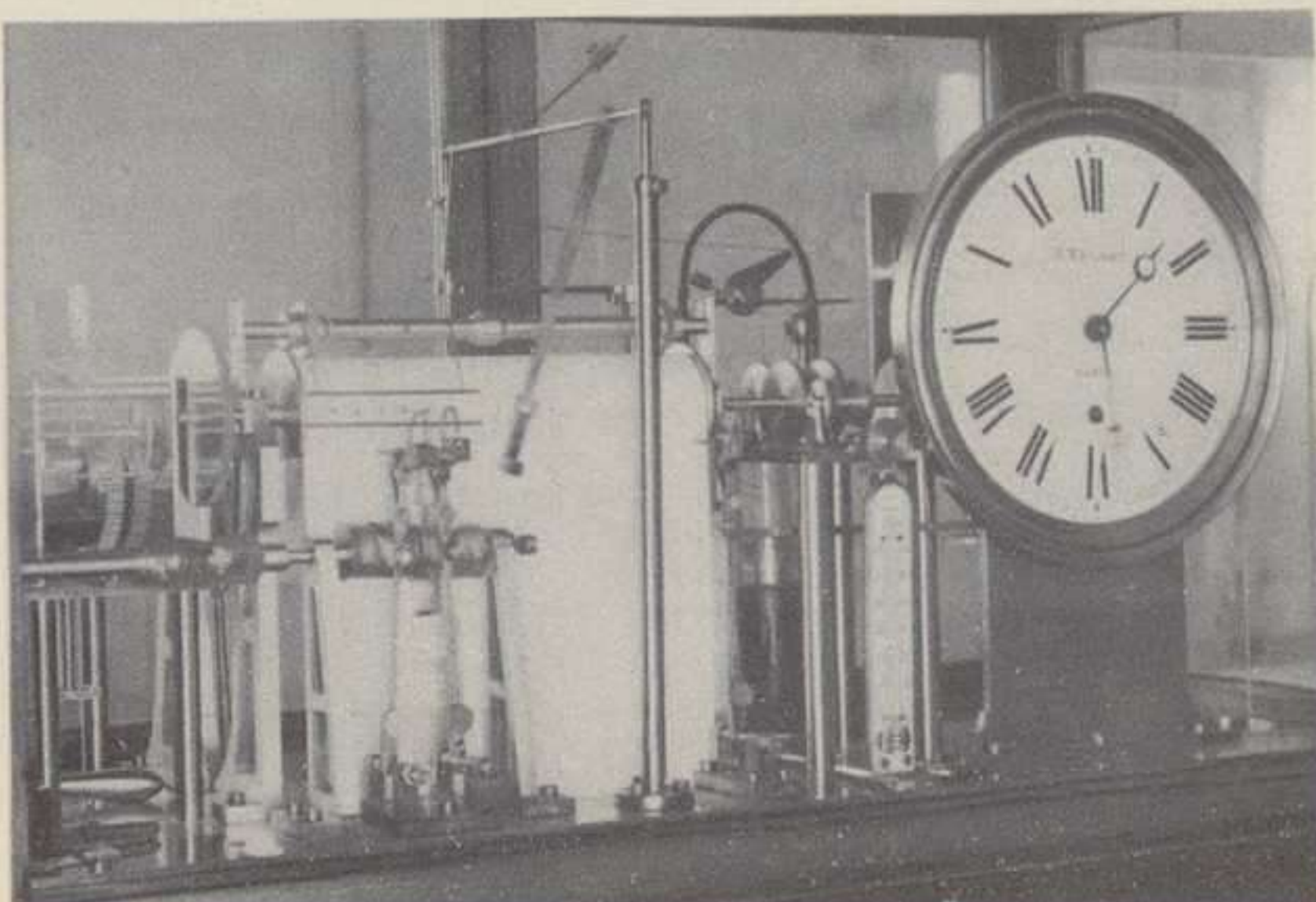
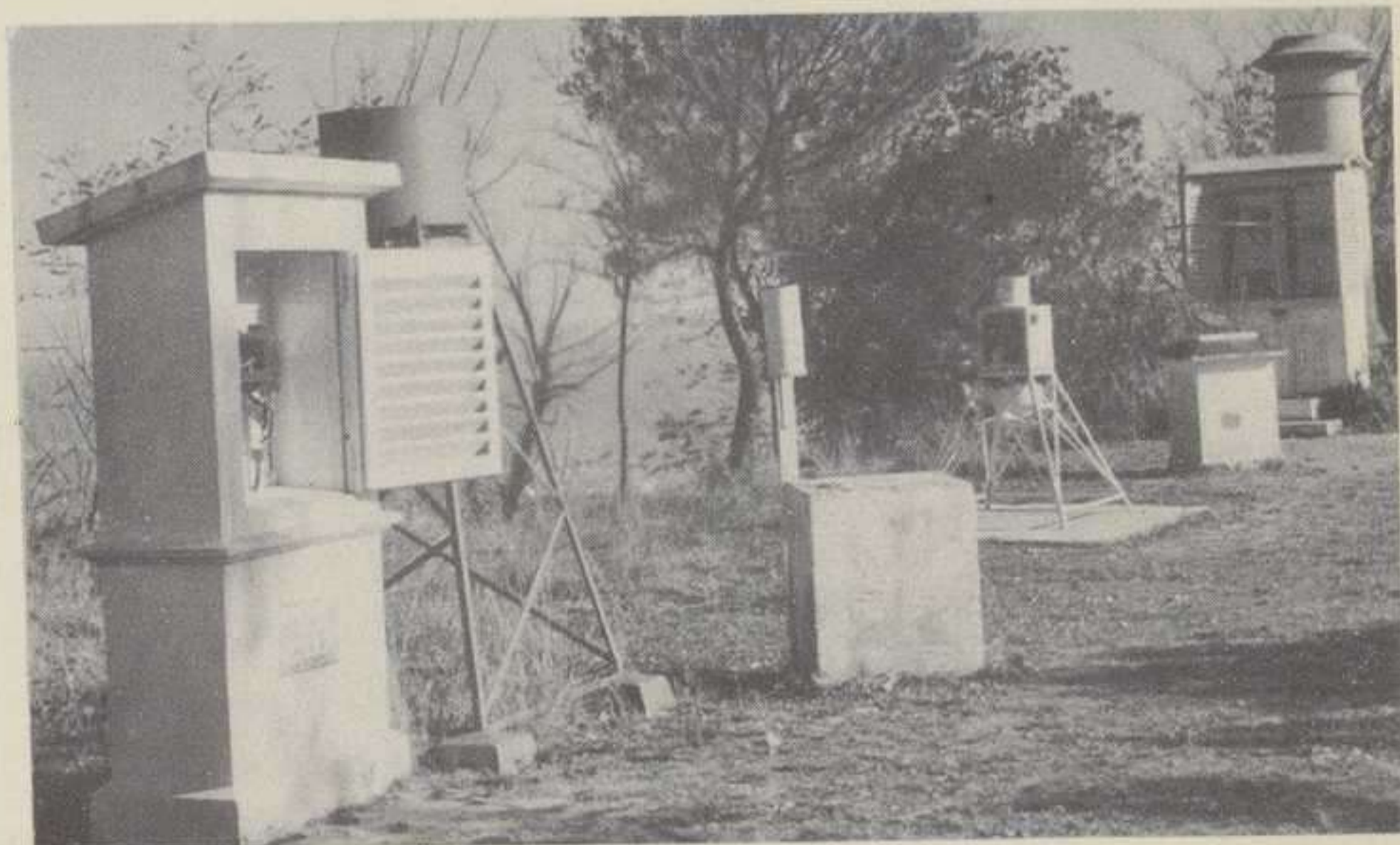
L'autre institution principale est l'Académie des Sciences, que l'Observatoire soutient, dans lequel se trouvent deux sections indépendantes l'une de l'autre, l'astronomique et la géographique, à laquelle la Catalogne doit, parmi d'autres choses, la connaissance des mouvements de sa terre. Dans l'ordre utilitaire, fonctionne encore dans la même Académie une organisation peu connue : le Service horaire, les horloges maîtresses ou supérieures qui marquent depuis plus de quarante ans l'heure précise, grâce à un travail patient et ininterrompu, qui passe inaperçu pour presque tous les citoyens qui profitent de ce service aussi silencieux qu'indispensable.

Deux problèmes capitaux se présentent pour continuer cette activité scientifique : un est un problème de recours; l'autre, plus essentiel, est un problème d'hommes, de continueurs et d'hommes supérieurs qui suppléent à l'œuvre commencée.

Ces dernières années l'Université a fait beaucoup en préparant quelques jeunes gens enthousiastes. Mais il faut faire quelque chose de plus qu'une simple continuation; si l'on veut que les sciences d'observation entreprennent le vol qu'elles ont partout entrepris, il sera utile de changer rapidement de système, et d'accourir au chantier inépuisable de notre peuple.

La culture de la Catalogne, on a dit, se trouve dans un de ses changements les plus critiques. On a déplacé du champ de l'amateur la spécialisation et la complexité des sciences, pour les mettre dans les mains des professionnels sortis des universités et des écoles techniques, les seuls qui se trouvent en conditions de les comprendre. Mais à côté de ce groupe d'élus il reste un grand nombre d'hommes intelligents que la chance n'a pas favorisés, en les maintenant éloignés des études supérieures, et qui éprouvent le besoin et la possibilité d'une culture plus développée. Il faut faire une soignée élection de ces hommes et les conduire vers le chemin du progrès.

S'il est vrai que les éléments des sciences puissent arriver et doivent arriver au grand public, il est aussi vrai que la science dans tous ses degrés les plus élevés ne peut être à la portée de tout le monde mais d'un groupe choisi. Extraire de la masse du peuple ce groupe choisi, le maintenir et l'encourager jusqu'à ce qu'il soit en état de collaborer d'une manière digne et efficace et avec elle, de la culture universelle, est un des travaux les plus nobles que devront s'imposer, définitivement, ceux à qui correspond l'arrangement du nouvel ordre des choses.





## **L'ESPRIT CONSTRUCTIF ≡ DE LA REVOLUTION ≡**

La revue «Nouvelle Ibérie» me demande quelques lignes pour sa prochaine édition; et, en pensant au sujet que je dois choisir, je crois que le plus approprié est celui qui se rapporte au problème le plus important qui se présente aujourd'hui, aussi bien en Catalogne que chez les autres peuples nos frères d'Espagne.

La vision du nouveau monde que nous créons en Catalogne doit servir d'exemple à tous les peuples de l'Espagne, parce que la réforme du nouvel ordre économique-social, qui doit régler la vie dans notre pays, signifie la consécration d'un idéal populaire, et réalise les vœux les plus chers, qui ne furent, autrefois, uniquement que des désirs et des illusions.

Le décret de collectivités, qui a une valeur symbolique, et qui implique un vrai code de la nouvelle loi d'ordonnance de l'économie de la Catalogne, met dans les mains des nombreux prolétaires leurs propres destinées. Il faut donc que notre peuple sache apprécier la valeur de cet instrument de travail, qui lui a été remis avec le nom de décret de collectivités.

Ce décret de collectivités n'est pas une fin, mais un moyen; ce n'est pas l'œuvre en elle-même, mais l'instrument pour la réforme. C'est un élément délicat et susceptible, qui peut donner lieu à de grandes réussites ou à de grandes erreurs. Il réclame tout notre esprit de sacrifice, et une fidèle interprétation de la transcendance des heures tragiques que nous, les peuples espagnols, vivons en ce moment.

Il faut rappeler, une fois de plus, que rien dans la vie ne nous est donné facilement et gratuitement. Les bienfaits dont nous jouissons maintenant, ne sont que les produits des efforts, des sacrifices, et de l'abnégation des générations antérieures. Ce serait un crime que nous ne sachions, maintenant, profiter des leçons du passé. Nous avons donc dans nos mains le pouvoir de triompher ou d'échouer dans nos projets de réforme du nouvel ordre économique-social, et ceci est une pâmoison des désirs et des aspirations qui battent profondément dans la conscience populaire.

Encore une fois, la Catalogne montre aux autres peuples, frères espagnols, la route à suivre, pour que l'Espagne puisse, définitivement, arriver au progrès et à la civilisation.

L'union du prolétariat espagnol, assurera la victoire définitive et le triomphe incontestable des aspirations ouvrières, et constituera la valeur symbolique de la capacité constructive du mouvement révolutionnaire.

Travail, production, organisation et discipline morale, sont les consignes sacrées de l'heure dans laquelle nous vivons. Si nous savons conjuguer parfaitement ces verbes, à tous leurs temps et à tous leurs modes, nous pourrions démontrer à nos détracteurs et à tout le monde que le prolé-

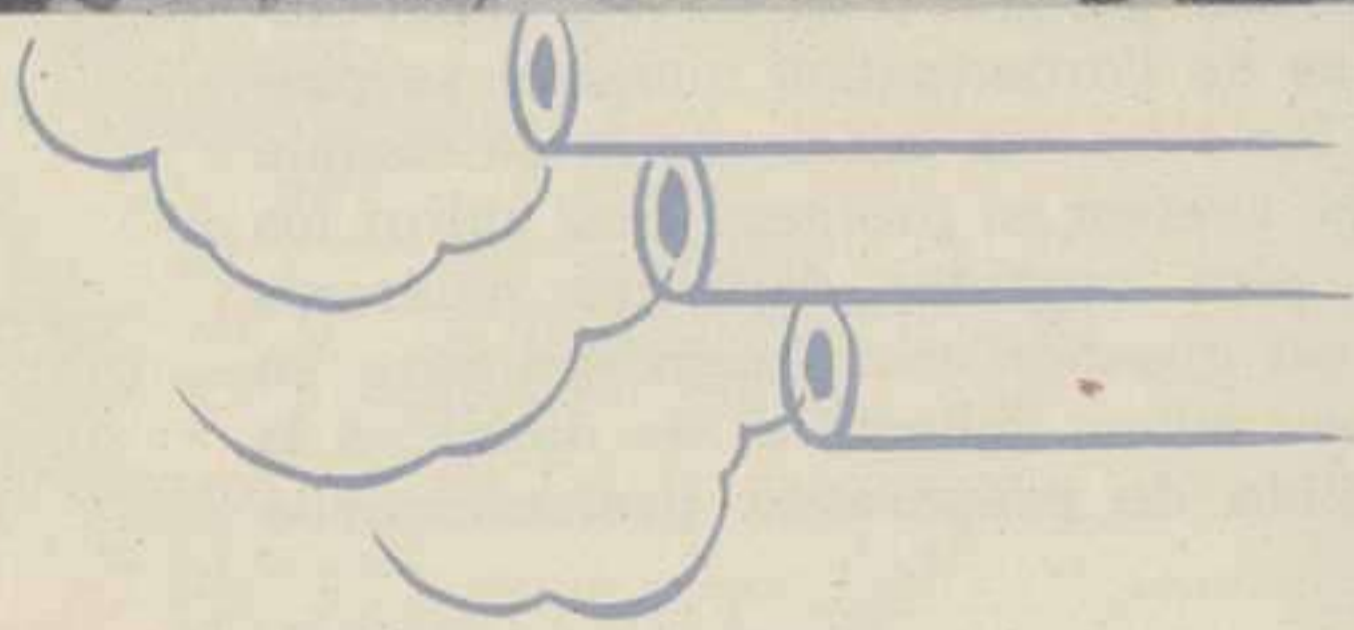
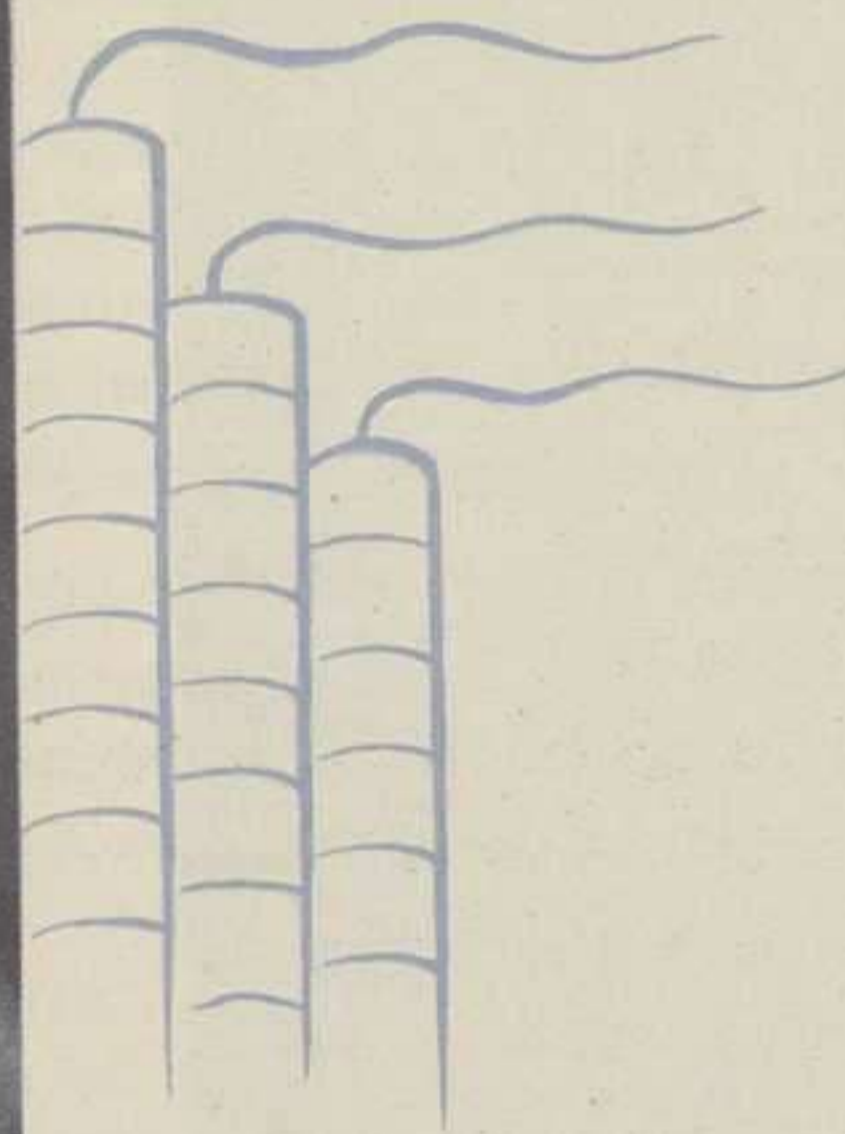


tariat espagnol forme un ensemble d'hommes conscients et sensés, dont la capacité constructive, représente aujourd'hui la plus grande espérance, non seulement du prolétariat catalan et de celui des autres peuples d'Ibérie, mais aussi celui des masses populaires du monde entier.

Ainsi dirait «Ramakrishna» le grand penseur hindou «c'est la sainteté des hommes qui sanctifie les lieux». Est-ce possible qu'un lieu soit purifié par l'homme? De notre capacité constructrice et de notre esprit de sacrifice dépend la consécration de l'Espagne comme peuple capable de créer cet ordre économique-social, qui n'a rien à voir avec d'autres projets d'ordre semblables réalisés dans d'autres différents états.

La production est la richesse; et, au moyen de cette richesse (produit du travail), nous obtiendrons tous les éléments nécessaires pour écraser, d'une manière définitive, le fascisme espagnol.

La consigne en ce moment est : tout pour la guerre, pour l'économie et pour la culture!



J E A N P . F A B R E G A S

La grande perspective d'une profonde transformation dans notre vie de culture, permettra au peuple catalan de déployer ses magnifiques conditions musicales innées et d'extraire le splendide rendement dans le champ musical, qui correspond à son esprit créateur.

Les archives de tous les peuples de la Catalogne sont dépositaires de ce génie créateur, et pleines de documents, encore inexplorés d'un glorieux passé, et le riche trésor «folklorico» recueilli et classé dans le grand «Ouvrage du Chansonnier de la Catalogne», et aussi son mouvement orphéoniste, la branche peut-être la plus forte et la plus vive de la musique catalane et les nombreuses «coblas» si populaires dans tout le pays. Dans le terrain de la création musicale, avec ces valeurs collectives, nous trouvons une série de grands artistes instrumentaux, connus dans tous les continents comme notre grand Paul Casals, les Manén, Brossa, Cassadó et Vinyes, qui sont sortis du peuple, et qui démontrent leur grande inspiration, quelles que soient, actuellement, les sympathies politiques de ces grands artistes catalans.

Les formes de l'organisation dans les différents secteurs de notre vie musicale, pendant les derniers temps, n'ont pas correspondu à cette musique séculaire du peuple catalan. L'accès aux concerts et aux représentations d'opéras, avait été limité presque exclusivement à une réduite sphère sociale; c'est à peine si les créations musicales des trente dernières années figuraient dans les programmes, ainsi que la production des célèbres compositeurs catalans, parmi lesquels figurent les noms de personnalités artistiques bien connues, comme Robert Gerhard, Joseph Valls, Frédéric Mompou, Blancafort, Baltasar Samper et d'autres. Le plus puissant instrument de divulgation artistique, la radio, était complètement dans le commerce et restait sans aucune intervention dans la culture musicale; la pédagogie musicale dans les écoles officielles était considérée comme une matière peu utile et sans intérêt, ni but. Enfin l'organisation musicale ne pouvait disposer d'un centre d'investigation et, comme conséquence funeste, elle se trouve dépourvue d'un grand nombre de techniques spécialisées.

Quoique la vie musicale soit restée stationnaire, étant donné cette difficile situation, si elle a su, au contraire, pénétrer dans tous les secteurs et activités remarquables en donnant de merveilleux résultats, cela est dû principalement à l'initiative infatigable d'un groupe d'hommes qui, malgré ce milieu infranchissable, ont maintenu et démontré leur enthousiasme envers les célébrités créatrices de leur pays. On a pu trouver partout les pédagogues, les «folkloristes», les musicographes, les compositeurs, les conférenciers, les directeurs d'orchestre et les artistes instrumentistes qui ont lutté contre ce milieu peu hospitalier, dans lequel ils se trouvaient, et ont su réaliser un véritable travail constructeur, bien souvent inaperçu et presque jamais apprécié, mais d'une utilité incontestable pour la collectivité comme contrepoids à l'indifférence et au peu d'intérêt démontrés.

Quoique éloignée de notre passé voisin, la Révolution ne méprisera pas ces cellules de travail constructeur, bien au contraire, elle y trouvera le point de départ pour la nouvelle restauration de notre vie musicale, en multipliant et en projetant ces efforts individuels au niveau général d'un nouvel effort collectif. Les nouveaux groupes de l'organisation musicale se passeront décidément de tous les éléments inférieurs et de routine qui, seuls jusqu'à maintenant, avaient su profiter; pour attirer les personnes spécialisées et plus capables dans les différents aspects de la musique. Il est question maintenant, de faire un choix pour créer un nouveau milieu collectif et de donner à la jeunesse une base plus solide de préparation professionnelle et humaine.

OTTO MAYER



la catalogne musicale





# Une nuit d'alerte

La radio tonnait : « Les rebelles ont tenté de débarquer à Rosas. Catalans, à vos postes ! »

Les tramways s'arrêtèrent sur-le-champ, conducteurs aussi bien que receveurs se retrouvèrent revolver au poing, avec leurs camarades du quartier, sur les barricades délaissées depuis les journées de juillet. L'alerte était donnée de maison en maison, d'étage en étage, de porte en porte. Jamais mobilisation ne fut plus rapide et plus totale que celle-là. Instantanément tous les ouvriers de Barcelone répondirent à l'appel et, en moins d'une heure, rejoignirent les points que leurs organisations leur avaient ordonné de défendre. Toutes les rivalités partisans étaient une fois de plus oubliées — comme le 19 juillet — devant le danger commun. Une seule résolution se lisait sur tous les visages : « No pasarán ».

J'ai vu en 1914 une autre mobilisation. La bourgeoisie française rassemblait ses esclaves pour les envoyer se faire tuer à son profit. Certes, il y avait à ce moment des inconscients, des imbéciles et des canailles qui portaient, la chanson chauvine aux lèvres et la fleur au fusil. Mais combien n'ont répondu à l'appel que pour éviter le conseil de guerre et combien ont préféré franchir une frontière plutôt que de coopérer au massacre ? L'autre jour à Barcelone le spectacle était tout autre. Aucun appareil de coercition n'avait été nécessaire (d'ailleurs cet appareil est contrôlé par la classe ouvrière armée et n'est plus dirigé que contre l'ennemi capitaliste) pour que ces milliers et milliers d'hommes se lancent à la rue d'un seul élan pour refouler l'ennemi séculaire, militaire ou curé, curé et militaire, qui toujours et partout masque le sac d'or. C'est que tous avaient quelque chose à défendre; la révolution en marche depuis le 19 juillet et dont la Catalogne reste la citadelle vivante et imprenable, car c'est à Barcelone que la révolution a son cœur et son cerveau. La tentative fasciste apparaissait à juste titre comme une provocation intolérable à ce prolétariat exaspéré par vingt ans de lutte et qui avait décidé d'en finir avec ses oppresseurs.

La révolution russe a été invincible parce qu'elle avait donné aux peuples qui composaient l'ancien empire des tzars une raison de lutter. Elle avait décrété que personne ne pourrait plus opprimer quiconque au nom de sa richesse, que le travail, d'esclavage abrutissant, deviendrait seulement une nécessité vitale comme celles de respirer et de manger et, jusqu'à nouvel ordre, les conditionnerait... Et si le peuple espagnol — en premier lieu celui de Catalogne — répond avec un tel enthousiasme aux appels qui lui sont adressés, c'est qu'il attend de sa révolution qu'elle suive la même voie, qu'elle libère le travail en supprimant le capital. L'écrasement du fascisme en Catalogne, est son œuvre. L'ancien régime est fini. Il veut qu'on en construise un nouveau et toute tentative — même celle d'abord exagérée de Rosas — le trouvera les armes à la main prêt à repousser l'ennemi de classe. L'alerte est passée, la tension nerveuse s'est abaissée, mais, que le danger renaisse et les travailleurs de Barcelone qui maintenant combattent héroïquement sous les murs de Madrid menacée se retrouveront encore au coin de leur rue, partout où il le faudra pour abattre le capitalisme espagnol et rejeter à la mer ses alliés fascistes d'Italie et d'Allemagne. La révolution qui se reconnaît comme telle est invincible.

B E N J A M I N P É R E T





Dans le soulèvement populaire contre le militarisme et le féodalisme alliés, aucune des forces intéressées ne s'est vu déplacée pour amener les peuples espagnols à leur véritable destinée. Ce destin fut de nouveau trouvé avec l'arrivée de la République. L'esprit réactionnaire n'a cessé de présenter des difficultés sur son chemin. Le nouvel angle de la vie espagnole resserrait les vieux intérêts et les anciens privilèges. Tout un passé de misères et de déroutes s'irritait de l'élan qui naissait devant lui, en conduisant à l'histoire par des routes plus honorables et en refaisant la dignité de plusieurs peuples que l'absolutisme et l'église déchiraient en mauvaises aventures. Jusqu'à ce que la réaction se soit soulevée décidée à tuer cette vie pour la remettre dans l'ignorance et dans l'infériorité.

Résolution insensée parce que la vie est éternelle, et se nourrit précisément de ses transformations.

La réaction espagnole ignorait que, en s'opposant à la rectification que l'histoire avait entreprise, elle faisait éclater une guerre de civilisations. Et dans ce combat, on devine facilement la position que devaient adopter les Catalans intellectuels. D'un côté de la lutte sont les vieux préjugés, et l'esprit obscur et sinistre qui a fait naître la légende de « l'Espagne noire »; de l'autre côté se trouve l'effort pour un avenir plus juste et la foi dans le soulèvement de la conscience et dans la défense de l'esprit.

Ces deux tendances engagées dans une lutte de canons, les intellectuels devaient se mettre du côté de la foi et de l'élan pour la liberté.

Celui qui connaît la Catalogne comprendra tout de suite combien la position des hommes intellectuels est logique, car elle répond à sa même manière d'être. En Catalogne le peuple signifie tout. Il engendre les hommes politiques, les techniciens, les écrivains, les professeurs. Tous ensemble, du laboratoire à l'usine, et de la chaire aux champs, ils forment le volume et l'essence du peuple catalan, dont le plus grand désir est la conquête de la liberté, qui lui permet d'organiser honnêtement sa vie. Et dans toute l'histoire ce désir a toujours rencontré l'opposition décidée des magistrats. Très souvent les tendances démocratiques de la Catalogne et l'esprit orgueilleux et impérieux de l'intérieur, se sont heurtés, occasionnant des discordes et des conflits de rues. La Catalogne était une colonie pour le féodalisme prétorien des plaines espagnoles. Cependant, quand le désir de la liberté est passé de la Catalogne chez les autres peuples espagnols, toute l'Espagne a été considérée comme une colonie, par les forces oppressives alliées, lesquelles n'ayant pas dans le pays des partisans sur lesquels elles puissent s'appuyer ont armé des troupes maures et des mains payées avec du matériel étranger pour pouvoir empêcher qu'elle sorte de son authentique destinée.

Voilà pourquoi les écrivains catalans se trouvèrent automatiquement, à côté de la résistance populaire et liés étroitement au sort que la lutte réserve au peuple.

Cette lutte n'est pas si isolée pour que le monde entier ne la connaisse. Tout le monde doit la regretter un peu dans sa même terre. Et si dans beaucoup d'endroits elle n'a pas encore éclaté aussi fortement que cela s'est produit ici, c'est parce que les provocateurs n'ont pas, heureusement pour eux, aussi enraciné, le crétinisme qui a présidé toute l'existence de ceux d'ici, car l'histoire de leurs actions particulières, se confond avec l'histoire de l'Espagne; une histoire pleine de désastres et de misères. Ces désastres commencent avec la perte de toutes les républiques du centre et du sud de l'Amérique (au nombre de 18) continuant avec Cuba et les Philippines, et se terminant actuellement avec la cession des Baléares, et la destruction du propre pays, qui a dû supporter tous ces revers.

Pas un seul écrivain catalan ne s'est trouvé du côté des rebelles. Bien au contraire, l'homme lettré est parti entre les files de combattants populaires pour défendre l'esprit avec le fusil.

Et c'est ainsi que l'écrivain catalan a compris qu'il ne pouvait rester inactif dans cette lutte décisive, où dès les premiers moments nous le trouvons qui collabore dans divers lieux du front et de l'arrière-garde.

Collectivement il donne de la vie à la « Réunions d'Écrivains Catalans ».

Cet organisme mis entièrement au service du mouvement antifasciste, arrive à réaliser, soumis aux vicissitudes de la lutte, la double mission de servir aux besoins de la guerre, et de tracer les lignes générales que devra suivre demain, la vie littéraire de la Catalogne.

Les troubles vaincus à Barcelone et coïncidant avec les premières expéditions de miliciens au front d'Aragon, on a organisé

# écrivains catalans et la révolution

un service d'envoi de livres, destiné à toutes les positions de combat, aux lieux de concentration des troupes et aux hôpitaux de sang. Ce service a rempli bientôt les campements et les bibliothèques ouvrières.

Pour pouvoir choisir, classer et emballer les livres, les élèves de l'École des Bibliothécaires, offrirent leur concours tout de suite. La « Réunion d'Écrivains Catalans » a déjà expédié plus de douze mille livres.

En plus des articles, conférences par radio, réception et information d'écrivains et de journalistes étrangers qui ne cessent d'accourir chaque jour au local de la Réunion, cette organisation a préparé dernièrement les tableaux que doit porter au front d'Aragon, le camion-imprimerie offert aux écrivains antifascistes catalans par Llya Erehmburg, Charles Vildrac et Tristan Tzara représentant l'Association Internationale pour la Défense de la Culture.

Ce camion est pourvu d'un appareil de projections et d'une imprimerie, et il permet d'éditer sur le front même, une feuille destinée aux colonnes voisines, et d'organiser en même temps des fonctions de cinéma et des conférences qui distrairont et reposeront les miliciens de la fatigue des combats.

Il est nécessaire d'avertir que le Commissariat de Propagande compte sur la sûre collaboration des écrivains catalans. Parmi d'autres initiatives, on doit à ce contact, l'apparition d'un opuscule édité en plusieurs langues dans lequel on expose et étudie, des antécédents, des phrases, des problèmes et des réalisations du mouvement, qui constitue ainsi une archive de dates de très grand intérêt pour celui qui s'intéresse à la Révolution espagnole.

Dans l'aspect d'organisation de la nouvelle vie littéraire catalane, la « Réunion d'Écrivains Catalans » réalise aussi un travail plein d'enthousiasme. C'est à n'en pas douter l'aspect le plus important de toutes ses activités. En plus du plan d'éditions qu'elle a déjà confectionné, et qui est connu des organisations compétentes, elle résout aussi les solutions qui se rapportent aux problèmes de profession et à la vie matérielle de l'écrivain.

Cependant, nous laissons cet aspect délibérément de côté, car il mérite à lui seul une explication plus détaillée.

Bien entendu que tout cela n'aurait la valeur qu'exigent les circonstances, s'il n'était accompagné de l'adhésion que réveille la lutte et de l'enthousiasme pour la servir ardemment.

La nouvelle vie que promettent les faits, trouvera avec les écrivains catalans de décidés pèlerins qui aideront à la modeler ainsi qu'ils apportent, maintenant, avec abnégation tous leurs efforts afin que la lutte se termine bien. La liberté de l'esprit le réclame, et c'est un drapeau que les dignes écrivains de la Catalogne n'ont jamais trahi.

**R A M O N X U R I G U E R A**

Membre du Conseil Directif de la « Réunion d'Écrivains Catalans »



*E S P A G N E*  
*ET*  
*C A T A L O G N E*

Il n'y a pas un drame catalan. Il y a un drame espagnol, fonction lui-même, d'ailleurs, du drame social universel. Je ne crois pas qu'aucun événement, dans le passé commun de la Catalogne et de l'Espagne, ait jamais été plus susceptible que celui dont les péripéties se développent devant nous, de lier de façon plus étroite la Catalogne à l'Espagne, et l'Espagne au monde entier. C'est dans le malheur que les peuples peuvent mesurer l'étroitesse de la solidarité qui les attache à ceux qui souffrent des mêmes maux, c'est le malheur qui approfondit leur connaissance d'eux-mêmes et en élimine ce qui les désunit pour y fortifier ce qui les rapproche. La Catalogne, jadis, a subi les mêmes étreintes que l'Espagne, à la fois déchirantes et fécondantes, les Romains, puis les Goths, puis les Maures, puis les Francs. C'est l'union de l'Aragon, qui serait la plus espagnole des provinces d'Espagne si l'Estremadure et les Castilles ne pouvaient lui disputer ce privilège, c'est l'union de l'Aragon avec la Catalogne, adossée de la sorte au bastion granitique le plus inexpugnable de la péninsule, qui a permis à la Catalogne, au XIV<sup>e</sup> siècle, de conquérir les Baléares, la Sardaigne, les deux Siciles, et de devenir non seulement maîtresse de la mer, mais promulgatrice des lois communes qui ont civilisé la mer. En 1823, c'est la Catalogne, Barcelone en particulier, qui a opposé aux soldats de Louis XVIII la plus farouche résistance.

Car il ne faut pas l'oublier. Alors que la France profonde, la France révolutionnaire de jadis, la France libérale de naguère, la France ouvrière d'aujourd'hui tend à l'Espagne martyre une main fraternelle, les puissances féodales qui gouvernent la France comme l'Espagne, sont d'accord pour briser les vellétés d'émancipation populaires toutes les fois qu'elles éclatent au delà où en deçà des Pyrénées, où règne quoiqu'on en dise, la même réalité sociale, plus implacable seulement au delà qu'en deçà, au moins jusqu'ici. Je ne méconnaissais certes pas les difficultés poignantes où se débat en France, à l'heure actuelle, le gouvernement au pouvoir. Je suis même convaincu que sa sympathie secrète va à la malheureuse Espagne, assassinée par ceux qui se réclament avec le plus d'arrogance des traditions nationales de leur pays. Il n'en est pas moins vrai que la France républicaine et socialisante d'aujourd'hui agit comme agissait en 1823 la France monarchiste et chrétienne déléguée par la Sainte-Alliance. Et à ceux qui protesteraient contre cette assimilation, je dirais que la conduite de la France républicaine est encore plus atroce qu'alors, et que le rôle de Châteaubriand fut infiniment moins équivoque que celui de ses successeurs. Il est moins répugnant d'attaquer en face un peuple qui combat pour ses libertés que de lui ligoter les bras alors qu'il défend ses libertés contre ceux-là même qui, demain, viendront s'attaquer aux nôtres. C'est pourquoi la Catalogne, qui combattait en 1823 la France réactionnaire, doit se souvenir qu'en 1823 comme aujourd'hui, l'Espagne et la Catalogne luttent pour les mêmes idées. Toutes les fois que la Catalogne a pris les armes pour défendre, accroître ou conquérir depuis lors son autonomie, elle l'a fait non pas contre l'Espagne, mais contre la triple alliance, et j'allais écrire la Sainte-Alliance — clergé, armée, propriété foncière — qui maintenait et voudrait encore maintenir dans la servitude les autres provinces de l'Espagne. Ce n'est pas de l'Espagne que le Guipuzcoa et l'Andalousie, par exemple, aspirent à s'affranchir. C'est de cette triple alliance, dont la Catalogne, étant, de toute évidence, l'ennemie la plus forte et la mieux armée, doit, justement pour cela, aider de tout son pouvoir les autres provinces d'Espagne à se débarrasser définitivement.

On a prétendu ici que la Catalogne avait gardé pour elle les quelques armes, les quelques munitions qui avaient pu être débarquées dans ses ports par des puissances

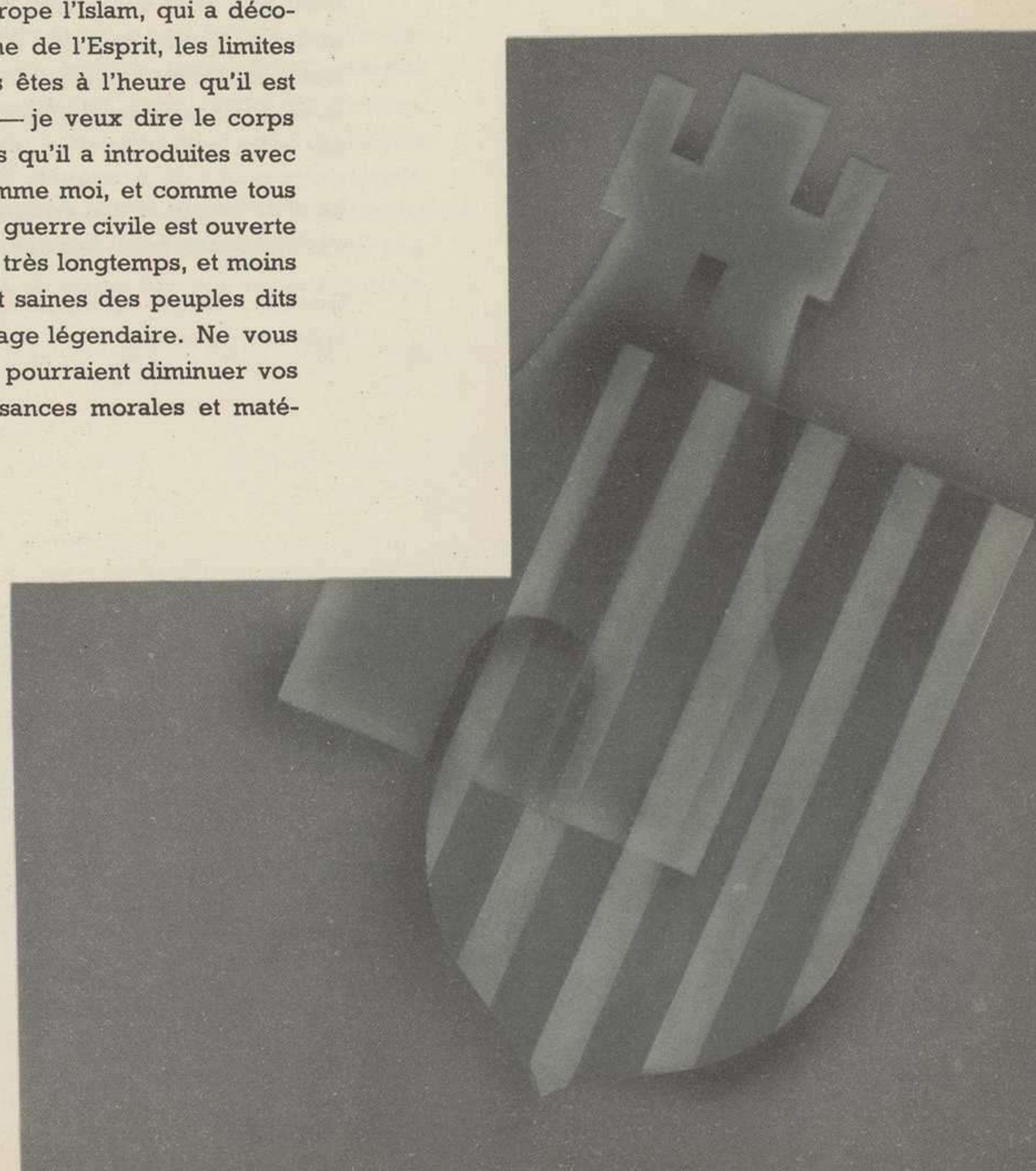


neutres. Je ne veux pas croire et ne crois pas qu'elle ait commis pareille faute et laissé égorger son avant-garde castillane, en attendant le tour de son flanc-garde valencien. Ce serait de sa part méconnaître la situation nationale et internationale réelle — sans compter la science, que dis-je ? le simple bon sens militaire — que de briser, avant la solution définitive du conflit, la solidarité révolutionnaire des diverses fractions qui combattent du même côté de la barricade contre l'ennemi commun, je veux dire les bandes d'assassins, de pillards et de mercenaires à la solde du fascisme international. Il est un fait. C'est que depuis cinq ou six siècles, la riche Catalogne n'a pas pu mieux réussir à vivre sans la pauvre Espagne que la pauvre Espagne n'eût pu vivre sans la riche Catalogne. La Catalogne sans doute, c'est la bouche, les poumons, les yeux de l'Espagne. Mais l'Espagne est le corps de la Catalogne. Il y a échange constant et nécessaire de nourritures matérielles et spirituelles entre la Catalogne et l'Espagne. La Catalogne doit se souvenir que don Quichotte a pris Barcelone pour but de son dernier voyage. N'y voyez pas seulement un symbole, mes amis de Catalogne. Il ne serait jamais venu à son idée de se diriger sur Bayonne, par exemple, ni même sur Lisbonne. L'Espagne est un bloc si massivement dessiné par la nature et l'Histoire que rien ne s'en peut détacher.

Si les infâmes et imbéciles traités de 1919 ont achevé de démontrer au monde une vérité qui ne paraissait cependant plus avoir besoin de l'être dès ces temps-là, c'est que les petites nations ne sont viables ni économiquement, ni politiquement, ni militairement. L'agriculture a cessé d'être l'aliment essentiel de la vie des peuples. Les barrières douanières, s'enchevêtrant et se multipliant, ont paralysé les échanges. Les débouchés commerciaux, avec le développement prodigieux des transports auraient dû devenir de plus en plus larges alors que la politique capitaliste les faisait de plus en plus étroits. Les besoins industriels, en croissant démesurément, ont interdit aux peuples dépourvus de matières premières, l'égalité des conditions de leur achat. La fameuse autarchie, destinée elle-même à faire faillite ou à déclencher la guerre dans un avenir rapproché, ne s'avère encore possible que pour les nations disposant de ces mêmes matières et de territoires immenses, à condition toutefois que ces territoires soient insuffisamment peuplés. Si Madrid, puis Valence, qui mènent le même combat que vous-mêmes, Catalans, si Madrid et Valence tombent, il est possible que vous résistiez victorieusement aux bandes hitlériennes qui ravagent la péninsule. Mais il n'est pas possible que votre résistance s'exerce aussi efficacement sur le terrain économique, à moins de vous soumettre en fait, sinon en droit, aux groupements formidables qui se dresseront devant vous. Vous serez pris entre des tenailles d'acier, Espagne fascisée, Allemagne méditerranéisée, Italie fasciste qui briseront votre industrie, accapareront vos produits agricoles, annihilent vos commerces. Bienheureux encore si la France, oubliant tout de son génie et de son rôle dans l'Histoire ne ferme pas, pour complaire à ces associations impitoyables d'exploitation du producteur, du petit et du pauvre, le mors dont elle tient le manche. J'hésite à croire que les jeunes abrutis dont le « patriotisme » constitue la seule idée — si je puis m'exprimer ainsi — politique, consentent alors à ouvrir les routes des Pyrénées qu'ils occupent, dit-on, à l'heure actuelle, à la contrebande de bouche et de guerre qui tenterait de les franchir. En admettant que le fait soit exact, il y a là mieux qu'un symbole de l'avenir qui vous attendrait si vous ne luttiez pas à mort et coude à coude, non seulement avec les Castillans, les Valenciens et les Basques, mais avec vos frères de Galice, d'Estramadure, d'Aragon et d'Andalousie, momentanément étendus sur le granit ou l'argile ensanglantés de leurs terres qui sont votre terre, sous les mitrailleuses des Maures et des aventuriers de tous pays.

Je sais que l'Espagne ne meurt pas. Aussi nombreux et bien armés que soient les sbires rués contre lui, on ne tue pas comme un chien le peuple qui a repoussé d'Europe l'Islam, qui a découvert l'Amérique et interdit à la Réforme de dépasser, dans le domaine de l'Esprit, les limites nécessaires de son développement. Dites-vous bien, Catalans, que vous êtes à l'heure qu'il est l'arrière-garde de ce peuple-là sur la route qu'il suit depuis six siècles — je veux dire le corps de troupe destiné à sauver de la mort les plus précieuses des conquêtes qu'il a introduites avec vous dans le monde au cours de votre héroïque voyage. Vous savez comme moi, et comme tous ceux que le capitalisme et sa presse n'ont pas achetés ou aveuglés, que la guerre civile est ouverte en Europe. Si le parti des reîtres triomphe, je ne crois pas qu'ils puissent très longtemps, et moins en Espagne qu'ailleurs, maintenir dans l'esclavage les parties vivantes et saines des peuples dits civilisés. Mais cela, Catalans, dépend pour une grande part de votre courage légendaire. Ne vous divisez pas dans des querelles mesquines de doctrines et de partis qui pourraient diminuer vos forces révolutionnaires. Maintenez votre fraternité active avec les puissances morales et matérielles qui luttent partout pour sauver ce qui peut encore être sauvé de l'héritage commun. Je ne sais pas d'autre moyen non seulement de participer au salut de l'Europe mais aussi de rentrer la tête haute, après avoir conquis votre autonomie définitive par le sentiment même des solidarités nécessaires, au foyer de l'Espagne épuisée par les luttes séculaires que lui ont imposées, soi disant pour sauver son âme, ceux qui, pour sauver les âmes, commencent par les asservir.

E L I E F A U R E





## LA PRISE DE MONTE ARAGON

Toutes les garnisons s'étant soulevées et réduites en vingt-quatre heures, il fallait vaincre la rébellion qui régnait dans les trois provinces d'Aragon. Barbastro, dans la vallée du « Cinca », devait être le premier jalon du geste héroïque que le brave peuple d'Espagne, debout au cri de liberté, entreprenait jusqu'aux confins de notre territoire.

Le peuple revenu de sa première surprise, avait fait aussi sa révolution pour démolir un passé qui ne satisfaisait pas ses désirs de justice sociale; mais avec une claire vision de l'avenir, ce même peuple pensa bientôt que tout resterait stérile si l'enthousiasme et la foi qui avaient abattu le fascisme en Catalogne ne se propageait rapidement dans ses régions limitrophes.

Huesca, vis-à-vis de Barbastro, était la première ville d'importance qui, avec la surprise des premiers moments, était tombée aux mains des rebelles. Vu l'importance des événements, il fallait agir immédiatement. Un jour de juillet, avec un groupe de camarades unis par un même idéal, nous prîmes l'initiative de la marche sur Huesca, réussissant d'arriver en peu de jours aux murs de Siétamo, fort que l'ennemi avait élevé sur notre chemin et dont il fallait s'emparer en livrant un combat de maison en maison.

Ces milices sans expérience, pleines de foi et d'enthousiasme, mais privées d'organisation et sans connaissance de la tactique de guerre, ne pouvaient comprendre, comment, étant plus nombreux, ils n'arrivaient plus rapidement à vaincre les obstacles que l'ennemi élevait sur notre chemin.

Si vous consultez un plan des alentours d'Huesca, vous verrez qu'on ne peut engager aucune action sérieuse sur la capitale sans avoir premièrement pris le Monte Aragon et Estrecho « Quinto ». L'ennemi situé sur ces positions, et étant à cheval sur la route de Barbastro à Huesca, connaissant l'importance stratégique du dit fort avait renforcé ses positions avec un bataillon d'infanterie, douze mitrailleuses, une batterie de 75, deux pièces de 155 et deux autres pièces de défense contre les avions. L'entreprise était difficile; mais sans la possession de ce fort on ne pouvait penser à prendre la capitale. La leçon reçue maintenant à « Siétamo » porterait ses fruits: plus d'attaques de front qui, avec un ennemi si bien fortifié, détruiraient la fleur de nos miliciens. Tandis que l'ennemi s'établissait en avant, petit à petit les milices de P.O.U.M., celles de Barbastro, les Gardes d'Assaut, et la Colonne Rouge et Noire entourent l'ennemi, faisant tomber d'abord « Tierz », ensuite « Quincena », plus tard « Casetas de Quicena », et ainsi successivement, jusqu'à ce que les défenseurs de « Estrecho Quinto » restent enfermés dans un cercle de fer et ne reçoivent d'autre aide que celle que peut leur fournir leur aviation.

La situation de Monte Aragon était la même aggravée par trois brèches qui avaient été faites dans les murailles cyclopéennes pour faciliter l'assaut.

Quand ceux qui commandaient furent absolument convaincus que l'ennemi se défendrait en vain, ils envoyèrent la lettre suivante :





# ET DE ESTRECHO « QUINTO »

Siétamo, 26 septembre 1936.

Monsieur le Commandant Ayala.

Monsieur.

Au nom du Gouvernement de la République et au mien, comme Chef des forces opérant en Aragon, je vous offre ainsi qu'à vos chefs, officiers, classes et troupes qui, à cause de votre rébellion, vous trouvez assiégés dans les positions de Monte Aragon et de Estrecho Quinto, la garantie absolue de vos vies, pourvu que vous vous soumettiez au Pouvoir constitué, en évacuant la position et en remettant toutes les armes et munitions que vous possédez. Si cette proposition est acceptée, vous devez tous sortir en ordre avec un drapeau blanc en tête, sur la route de Huesca à Siétamo : il viendra à votre rencontre un officier et des troupes du régiment pour vous escorter.

Je vous prie tous avec ferveur, de faire appel à vos sentiments d'Espagnols, afin que vous quittiez votre attitude violente, et pour que votre soumission soit la porte qui ouvre de nouveaux horizons à cette cruelle guerre dont la seule conséquence serait la destruction de l'Espagne.

J'espère que vous prendrez une rapide décision à cet effet; l'attaque de vos positions cessera aujourd'hui, 26, du lever du soleil à midi du même jour; et si je n'ai pas obtenu de réponse, l'attaque reprendra avec intensité.

Je vous salue cordialement.

Signé : Colonel Villalba.

Malheureusement, ce document tomba dans les mains d'un fanatique capitaine fasciste, et le vent violent empêcha que l'Aviation puisse lancer avec précision d'autres copies.

Pendant les heures de trêve où nos troupes ne firent pas feu, l'ennemi attaqua nos forces avec son infanterie, donnant ainsi une confirmation belliqueuse à ce qui devait leur arriver. Mais, convaincus de l'inutilité de leurs efforts, essayant grâce à l'obscurité de la nuit, de tromper notre vigilance, en livrant un combat désespéré, dans lequel les factieux, cherchant leur salut dans la fuite furent complètement vaincus, et avec peu de pertes de notre côté; le chemin de Huesca fut ouvert, et il tomba en notre pouvoir de nombreux prisonniers et l'abondant matériel de guerre dont nous avons parlé. Dans cette opération militaire, j'ai employé tous les moyens pour humaniser la guerre (j'ai trouvé, dans le Gouvernement Central et celui de la Généralité, les meilleures intentions); et mes désirs se brisèrent froidement devant celui qui préférait sacrifier, en vain, tant de centaines de soldats, qui moururent en luttant contre la cause de leur propre peuple.

C O L O N E L V I L L A L B A





# Une nouvelle africanisation de l'Espagne

Lorsque, au mois d'avril passé, je finissais mon livre « Le Réveil de l'Afrique », je ne pouvais pas imaginer que l'on lirait, à sa dernière page, ceci : « Achevé d'imprimer par Mistral, à Cavaillon, pour les **Cahiers du Sud**, le 20 Juillet 1936 ». Si j'avais pu connaître à l'avance la date de sa publication, je n'aurais pas manqué de me dire : « C'est assez curieux que ma prophétie d'une deuxième invasion de l'Espagne par les africains soit lancée, sous la forme d'un reportage anticipé, exactement au bout de 1225 ans de la première, celle de Tarik-ibn-Ziyad. Car le fait est que ce Tarik, poussé par son maître, le chef de Tanger, dit le « Moro Muza », réussit à fouler le sol de la côte espagnole du détroit, exactement entre le 19 et le 20 Juillet de l'année 711. Il va sans dire que ma curiosité étonnée n'aurait fait que s'éveiller davantage, si j'avais pu alors soupçonner que la date de la publication de mon « Réveil de l'Afrique » coïnciderait, en plus, avec le débarquement des premiers contingents d'une réelle deuxième invasion d'africains, conduits par un nouveau don Julián, adapté aux temps modernes.

\* \* \*

Il y a dix ans on aurait pu croire que l'armée espagnole venait d'achever, à Alhucemas, avec... enfin !... une victoire, la lutte douze fois séculaire contre son ennemi, le maure. On aurait pu croire que celui-ci, chassé de l'Espagne au XV<sup>e</sup> siècle, puissant encore au Maroc pendant cinq siècles, survivant après la poussée de Prim en 1859, reprenant haleine au Barranco del Lobo en 1909, à Monte Arruit ensuite et à Xauen plus tard, sous le commandement d'Abd-el-Krim, finissait à Alhucemas sa terrible retraite, commencée douze siècles plus tôt dans l'asturienne Covadonga. On aurait pu croire, vers 1926 et 1927, que la crainte du maure était finie en Espagne. Et on pouvait aller jusqu'à croire que, puisque l'africain était chassé, vaincu, rendu esclave au delà du détroit, la desafricanisation complète de l'Espagne était possible.

Mais les faits allaient bientôt décevoir ces espoirs, qui ne tenaient aucun compte de la géographie politique ni de l'histoire d'Espagne.

En 1931 la République arriva apportant avec elle des soucis d'eupérisation. Le peuple espagnol, ayant d'autres chats à fouetter, ne se soucia guère du maure.

Mais le maure était là, tout près, comme toujours ! Et en 1934 le peuple espagnol, tragiquement surpris, le vit de nouveau aux Asturies, comme si douze siècles de vie espagnole se fussent vainement écoulés.

\* \* \*

Si l'on observe les faits dans leur perspective historique, il ne paraît pas douteux que nous nous trouvions maintenant aux débuts d'une nouvelle vague d'africanisation de l'Espagne. En 710, soit une année avant l'invasion de Tarik, un ancien esclave, appelé Tarif, avait fait aussi une première razia d'essai en territoire espagnol avec 400 fantassins et 100 chevaux. Ce fut la préparation de la deuxième expédition, de même que l'arrivée en 1934 des regulares dans les Asturies a été de nos jours la préparation morale et matérielle de l'actuelle invasion des maures. Quelque cruel qu'un secteur du peuple espagnol puisse être, le berbère l'est certainement davantage. L'exemple de barbarie que les regulares offrirent en 1934 dans la région asturienne a contribué évidemment à africaniser le climat politique espagnol. Couper des têtes, s'acharner sur les blessés, compter le pillage et le viol parmi les vertus guerrières, cela aurait été moins possible dans l'Espagne contemporaine, si la maîtrise des regulares dans ces belles besognes ne s'était pas manifestée et imposée en 1934. En 1936, les falangistas et requetés des fascistes n'offrant pas encore les garanties de terrorisation dont leurs généraux ont besoin, il faut que ce soient de nouveau les regulares qui se chargent de donner la norme et l'exemple aux espagnols, apprentis africains.

La deuxième africanisation de l'Espagne se poursuit. Le spectacle est terrible et douloureux. Mais nous devons surmonter le sentiment d'horreur que nous éprouvons et l'observer dans son développement historique. Pourrons-nous l'arrêter?

Personne ne peut dire de quoi demain sera fait. Mon « Réveil de l'Afrique » sera-t-il confirmé? Ou peut-être l'africanisation de l'Espagne suivra-t-elle d'autres chemins? Nous en parlerons un autre jour.

NICOLAU M.<sup>a</sup> RUBIÓ

La Revue «NOVA IBERIA», reflet de la structure nouvelle de la vie, commencera à partir du prochain numéro à envisager des problèmes déterminés.

Ainsi le numéro 2 constituera un recueil graphique-descriptif des problèmes sanitaires et d'assistance sociale.





# NOVA IBERIA

REVISTA DEL COMISSARIAT  
DE PROPAGANDA DE LA  
GENERALITAT DE CATALUNYA



Carte de la Division Territoriale éditée par le Conseil  
d'Economie de la GENERALITAT DE CATALUNYA